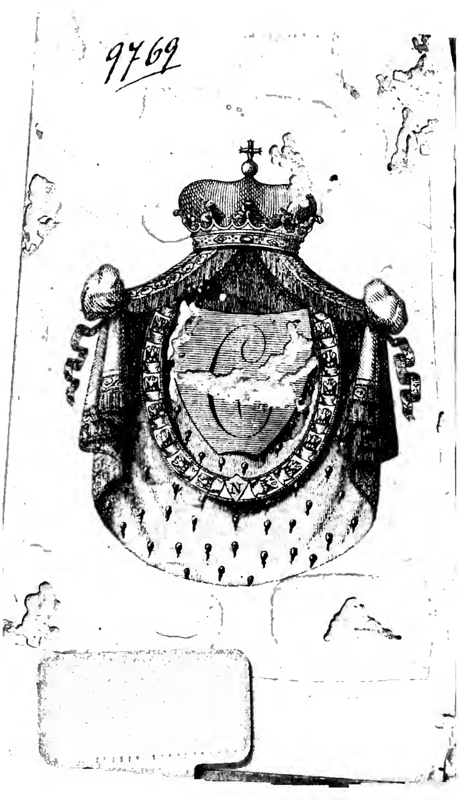



9769
N

LES LIAISONS
DANGEREUSES.

LES LIAISONS
DANGEREUSES,

Ou Lettres recueillies dans une société, et publiées pour l'instruction de quelques autres.

PAR C..... DE L....

J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres.

J. J. Rous. *Préf. de la nouv. Hél.*

PREMIÈRE PARTIE.



A GENEVE.

1792.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous croyons devoir prévenir le Public, que, malgré le titre de cet ouvrage et ce qu'en dit le rédacteur dans sa Préface, nous ne garantissons pas l'authenticité de ce recueil, et que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un roman.

Il nous semble de plus que l'auteur, qui paroît pourtant avoir cherché la vraisemblance, l'a détruite lui-même et bien maladroitement, par l'époque où il a placé les événemens qu'il publie. En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scène

ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées.

Notre avis est donc que si les aventures rapportées dans cet ouvrage ont un fonds de vérité, elles n'ont pu arriver que dans d'autres lieux ou dans d'autres temps ; et nous blâmons beaucoup l'auteur, qui, séduit apparemment par l'es-

poir d'intéresser davantage en se rapprochant plus de son siècle et de son pays, a osé faire paroître sous notre costume et avec nos usages, des mœurs qui nous sont si étrangères.

Pour préserver au moins, autant qu'il est en nous, le lecteur trop crédule de toute surprise à ce sujet, nous appuierons notre opinion d'un raisonnement que nous lui proposons avec confiance, parce qu'il nous paroît victorieux et sans réplique ; c'est que sans doute les mêmes causes ne manqueroient pas de produire les mêmes effets, que cependant nous ne voyons point aujourd'hui

de demoiselle, avec soixante mille livres de rente, se faire religieuse, ni de présidente, jeune et jolie, mourir de chagrin.

PRÉFACE
DU RÉDACTEUR.

Cet ouvrage, ou plutôt ce recueil, que le Public trouvera peut-être encore trop volumineux, ne contient pourtant que le plus petit nombre des lettres qui composoient la totalité de la correspondance dont il est extrait. Chargé de la mettre en ordre par les personnes à qui elle étoit parvenue, et que je savois dans l'intention de la publier, je n'ai demandé, pour prix de mes soins, que la permission d'élaguer tout ce qui me paroîtroit inutile; et j'ai tâché de ne conserver en effet que les lettres qui m'ont paru nécessaires, soit à l'intelligence des

événemens, soit au développement des caractères. Si l'on ajoute à ce léger travail, celui de replacer par ordre des lettres que j'ai laissé subsister, ordre pour lequel j'ai même presque toujours suivi celui des dates, et enfin quelques notes courtes et rares, et qui, pour la plupart, n'ont d'autre objet que d'indiquer la source de quelques citations, ou de motiver quelques-uns des retranchemens que je me suis permis, on saura toute la part que j'ai eue à cet ouvrage Ma mission ne s'étendoit pas plus loin (1).

(1) Je dois prévenir aussi que j'ai supprimé ou changé tous les noms des personnes dont il est question dans ces

J'avois proposé des changemens plus considérables, et presque tous relatifs à la pureté de diction ou de style, contre laquelle on trouvera beaucoup de fautes. J'aurois desiré aussi être autorisé à couper quelques lettres trop longues, et dont plusieurs traitent séparément, et presque sans transition, d'objets tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Ce travail, qui n'a pas été accepté, n'auroit pas suffi sans doute

---

lettres ; et que si dans le nombre de ceux que je leur ai substitués, il s'en trouvoit qui appartinssent à quelqu'un, ce seroit seulement une erreur de ma part ; et dont il ne faudroit tirer aucune conséquence.

pour donner du mérite à l'ouvrage, mais en auroit au moins ôté une partie des défauts.

On m'a objecté que c'étoient les lettres mêmes qu'on vouloit faire connoître, et non pas seulement un ouvrage fait d'après ces lettres ; qu'il seroit autant contre la vraisemblance que contre la vérité, que de huit à dix personnes qui ont concouru à cette correspondance, toutes eussent écrit avec une égale pureté. Et sur ce que j'ai représenté que loin de-là, il n'y en avoit au contraire aucune qui n'eût fait des fautes graves, et qu'on ne manqueroit pas de critiquer ; on m'a répondu que tout lecteur raisonnable s'attendroit sûrement à trouver

des fautes dans un recueil de lettres de quelques particuliers, puisque dans tous ceux publiés jusqu'ici de différens auteurs estimés, et même de quelques académiciens, on n'en trouvoit aucun totalement à l'abri de ce reproche. Ces raisons ne m'ont pas persuadé, et je les ai trouvées, comme je les trouve encore, plus faciles à donner qu'à recevoir ; mais je n'étois pas le maître, et je me suis soumis. Seulement je me suis réservé de protester contre, et de déclarer que ce n'étoit pas mon avis ; ce que je fais en ce moment.

Quant au mérite que cet ouvrage peut avoir, peut-être ne m'appartient-il pas de m'en ex-

pliquer, mon opinion ne devant ni ne pouvant influer sur celle de personne. Cependant ceux qui, avant de commencer une lecture, sont bien aises de savoir à-peu-près sur quoi compter; ceux-là, dis-je, peuvent continuer : les autres feront mieux de passer tout de suite à l'ouvrage même; ils en savent assez.

Ce que je puis dire d'abord, c'est que si mon avis a été, comme j'en conviens, de faire paroître ces lettres, je suis pourtant bien loin d'en espérer le succès : et qu'on ne prenne pas cette sincérité de ma part pour la modestie jouée d'un auteur; car je déclare avec la même franchise, que si ce re-

cueil de m'avoit pas paru digne d'être offert au Public, je ne m'en serois pas occupé. Tâchons de concilier cette apparente contradiction.

Le mérite d'un ouvrage se compose de son utilité ou de son agrément, et même de tous deux, quand il en est susceptible : mais le succès, qui ne prouve pas toujours le mérite, tient souvent davantage au choix du sujet qu'à son exécution, à l'ensemble des objets qu'il présente, qu'à la manière dont ils sont traités. Or ce recueil contenant, comme son titre l'annonce, les lettres de toute une société, il y règne une diversité d'intérêts qui affoiblit celui du lecteur. De plus,

presque tous les sentimens qu'on y exprime, étant feints ou dissimulés, ne peuvent même exciter qu'un intérêt de curiosité toujours bien au-dessous de celui de sentiment, qui, sur-tout, porte moins à l'indulgence, et laisse d'autant plus appercevoir les fautes qui s'y trouvent dans les détails, que ceux-ci s'opposent sans cesse au seul desir qu'on veuille satisfaire.

Ces défauts sont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'ouvrage : c'est la variété des styles ; mérite qu'un auteur atteint difficilement, mais qui se présentoit ici de lui-même, et qui sauve au moins l'ennui de l'uniformité. Plusieurs person-

nes pourront compter encore pour quelque chose un assez grand nombre d'observations, ou nouvelles, ou peu connues, et qui se trouvent éparses dans ces lettres. C'est aussi là, je crois, tout ce qu'on y peut espérer d'agrémens, en les jugeant même avec la plus grande faveur.

L'utilité de l'ouvrage, qui peut-etre sera encore plus contestée, me paroît pourtant plus facile à établir. Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but.

On y trouvera aussi la preuve et l'exemple de deux vérités importantes qu'on pourroit croire méconnues, en voyant combien peu elles sont pratiquées : l'une que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime ; l'autre, que toute mère est au moins imprudente, qui souffre qu'une autre qu'elle ait la confiance de sa fille. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourroient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paroissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piége dangereux, et aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. Ce-

pendant l'abus, toujours si près du bien, me paroît ici trop à craindre ; et, loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paroît très-important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse et devenir utile, me paroît avoir été très-bien saisie, pour son sexe, par une bonne mère qui non-seulement a de l'esprit, mais qui a du bon esprit. "Je croirois, me disoit-elle, après avoir lu le manuscrit de cette correspondance, " rendre un vrai service à ma ,, fille, en lui donnant ce livre ,, le jour de son mariage ,,. Si toutes les mères de famille en pensent ainsi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié.

Mais, en partant encore de cette supposition favorable, il me semble toujours que ce recueil doit plaire à peu de monde. Les hommes et les femmes dépravés auront intérêt à décrier un ouvrage qui peut leur nuire; et, comme ils ne manquent pas d'adresse, peut-être auront-ils celle de mettre dans leur parti les rigoristes, allarmés par le tableau des mauvaises mœurs qu'on n'a pas craint de présenter.

Les prétendus esprits-forts ne s'intéresseront point à une femme dévote, que par cela même ils regarderont comme une femmelette, tandis que les dévots se fâcheront de voir succomber la vertu, et se plain-

dront que la religion se montre avec trop peu de puissance.

D'un autre côté, les personnes d'un goût délicat seront dégoûtées par le style trop simple et trop fautif de plusieurs de ces lettres ; tandis que le commun des lecteurs, séduit par l'idée que tout ce qui est imprimé est le fruit d'un travail, croira voir dans quelques autres la manière peinée d'un auteur qui se montre derrière le personnage qu'il fait parler.

Enfin, on dira peut-être assez généralement, que chaque chose ne vaut qu'à sa place ; et que si d'ordinaire le style trop châtié des auteurs ôte en effet de la grace aux lettres de société, les négligences de celles-ci

deviennent de véritables fautes, et les rendent insupportables, quand on les livre à l'impression.

J'avoue avec sincérité que tous ces reproches peuvent être fondés : je crois aussi qu'il me seroit possible d'y répondre, et même sans excéder la longueur d'une préface. Mais on doit sentir que pour qu'il fût nécessaire de répondre à tout, il faudroit que l'ouvrage ne pût répondre à rien ; et que si j'en avois jugé ainsi, j'aurois supprimé à-la-fois la préface et le livre.

LES

LES LIAISONS DANGEREUSES.

PREMIÈRE LETTRE.

Cécile Volanges à Sophie Carnay, aux Ursulines de...

Tu vois, ma bonne amie, que je te tiens parole ; et que les bonnets et les pompons ne prennent pas tout mon temps; il m'en restera toujours pour toi. J'ai pourtant vu plus de parures dans cette seule journée, que dans les quatre ans que nous avons passés ensemble; et je crois que la superbe Tanville (1) aura plus de chagrin à ma première visite, où je compte bien la demander, qu'elle n'a cru nous en faire toutes les fois qu'elle est venue nous voir *in fiocchi*. Maman m'a consultée sur tout; elle me traite beaucoup moins

(1) Pensionnaire du même couvent.

en pensionnaire que par le passé. J'ai une femme-de-chambre à moi ; j'ai une chambre et un cabinet dont je dispose, et je t'écris à un secrétaire très-joli, dont on m'a remis la clef, et où je peux renfermer tout ce que je veux. Maman m'a dit que je la verrois tous les jours à son lever; qu'il suffisoit que je fusse coiffée pour dîner, parce que nous serions toujours seules, et qu'alors elle me diroit chaque jour l'heure où je devrois l'aller joindre l'après-midi. Le reste du temps est à ma disposition, et j'ai ma harpe, mon dessin et des livres comme au convent; si ce n'est que la mère Perpétue n'est pas là pour me gronder, et qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être toujours à rien faire : mais comme je n'ai pas ma Sophie pour causer et pour rire, j'aime autant m'occuper.

Il n'est pas encore cinq heures ; je ne dois aller retrouver maman qu'à sept : voilà bien du temps, si j'avois quelque chose à te dire ! Mais on ne m'a encore parlé de rien ; et sans les

apprêts que je vois faire, et la quantité d'ouvrières qui viennent toutes pour moi, je croirois qu'on ne songe pas à me marier, et que c'est un radotage de plus de la bonne Joséphine (1). Cependant maman m'a dit si souvent qu'une demoiselle devoit rester au couvent jusqu'à ce qu'elle se mariât, que puisqu'elle m'en fait sortir, il faut bien que Joséphine ait raison.

Il vient d'arrêter un carrosse à la porte, et maman me fait dire de passer chez elle tout de suite. Si c'étoit le Monsieur! Je ne suis pas habillée, la main me tremble et le cœur me bat. J'ai demandé à la femme-de-chambre, si elle savoit qui étoit chez ma mère: « Vraiment, m'a-t-elle dit, c'est M. C***. » Et elle rioit. Oh! je crois que c'est lui. Je reviendrai sûrement te raconter ce qui se sera passé. Voilà toujours son nom. Il ne faut pas se

(1) Tourrière du couvent.

faire attendre. Adieu, jusqu'à un petit moment.

Comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile! Oh! j'ai été bien honteuse! Mais tu y aurois été attrapée comme moi. En entrant chez maman, j'ai vu un Monsieur en noir, debout auprès d'elle. Je l'ai salué du mieux que j'ai pu, et suis restée sans pouvoir bouger de ma place. Tu juges combien je l'examinois! « Madame, a-t-il dit à » ma mère, en me saluant, voilà une » charmante demoiselle, et je sens » mieux que jamais le prix de vos » bontés ». A ce propos si positif, il m'a pris un tremblement, tel que je ne pouvois me soutenir; j'ai trouvé un fauteuil, et je m'y suis assise, bien rouge et bien déconcertée. J'y étois à peine, que voilà cet homme à mes genoux. Ta pauvre Cécile alors a perdu la tête; j'étois, comme dit maman, toute effarouchée. Je me suis levée en jettant un cri perçant;... tiens, comme ce jour du tonnerre. Maman est partie

d'un éclat de rire, en me disant: « Eh » bien! qu'avez-vous? Asseyez-vous, » et donnez votre pied à monsieur ». En effet, ma chère amie, le monsieur étoit un cordonnier: je ne peux te rendre combien j'ai été honteuse: par bonheur il n'y avoit que maman. Je crois que, quand je serai mariée, je ne me servirai plus de ce cordonnier là.

Conviens que nous voilà bien savantes! Adieu. Il est près de six heures, et ma femme-de-chambre dit qu'il faut que je m'habille. Adieu, ma chère Sophie; je t'aime comme si j'étois encore au couvent.

P. S. Je ne sais par qui envoyer ma lettre: ainsi j'attendrai que Joséphine vienne.

Paris, ce 3 août 17**.

LETTRE II.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT, *au château de...*

REVENEZ, mon cher vicomte, revenez : que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous sont substitués? Partez sur le champ ; j'ai besoin de vous. Il m'est venu une excellente idée, et je veux bien vous en confier l'exécution. Ce peu de mots devroit suffire ; et, trop honoré de mon choix, vous devriez venir, avec empressement, prendre mes ordres à genoux : mais vous abusez de mes bontés, même depuis que vous n'en usez plus ; et dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une excessive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte. Je veux donc bien vous instruire de mes projets : mais jurez-moi qu'en fidèle chevalier, vous

ne courrez aucune aventure que vous n'ayiez mis celle-ci à fin ; elle est digne d'un héros : vous servirez l'amour et la vengeance ; ce sera enfin une *rouerie* (1) de plus à mettre dans vos mémoires : oui, dans vos mémoires, car je veuxq u'ils soient imprimés un jour, et je me charge de les écrire. Mais laissons cela, et revenons à ce qui m'occupe.

Madame de Volanges marie sa fille : c'est encore un secret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choisi pour gendre ? le comte de Gercourt. Qui m'auroit dit que je deviendrois la cousine de Gercourt ? J'en suis dans une fureur... Eh bien ! vous ne devinez pas encore ? oh ! l'esprit lourd ! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'intendante ? Et

(1) Ces mots *roué* et *rouerie*, dont heureusement la bonne compagnie commence à se défaire, étoient fort en usage à l'époque où ces Lettres ont été écrites.

moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monstre que vous êtes (1)? Mais je m'appaise, et l'espoir de me venger rasseréne mon ame.

Vous avez été ennuyé cent fois, ainsi que moi, de l'importance que met Gercourt à la femme qu'il aura, et de la sotte présomption qui lui fait croire qu'il évitera le sort inévitable. Vous connoissez ses ridicules préventions pour les éducations cloîtrées, et son préjugé, plus ridicule encore, en faveur de la retenue des blondes. En effet, je gagerois que, malgré les soixante mille livres de rente de la petite Volanges, il n'auroit jamais fait ce mariage,

(1) Pour entendre ce passage, il faut savoir que le comte de Gercourt avoit quitté la marquise de Merteuil pour l'intendante de***, qui lui avoit sacrifié le vicomte de Valmont, et que c'est alors que la marquise et le vicomte s'attachèrent l'un à l'autre. Comme cette aventure est fort antérieure aux événemens dont ils est question dans ces Lettres, on a cru devoir en supprimer toute la correspondance.

si elle eût été brune, ou si elle n'eût pas été au couvent. Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot : il le sera sans doute un jour ; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse : mais le plaisant seroit, qu'il débutât par là. Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter ! car il se vantera ; et puis, si une fois vous formez cette petite fille, il y aura bien du malheur si le Gercourt ne devient pas, comme un autre, la fable de Paris.

Au reste, l'héroïne de ce nouveau roman mérite tous vos soins, elle est vraiment jolie ; cela n'a que quinze ans, c'est le bouton de rose ; gauche, à la vérité, comme on ne l'est point, et nullement maniérée : mais, vous autres hommes, vous ne craignez pas cela ; de plus, un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité ; ajoutez-y que je vous la recommande : vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir.

Vous recevrez cette lettre demain

matin. J'exige que demain, à sept heures du soir, vous soyez chez moi. Je ne recevrai personne qu'à huit, pas même le régnant chevalier : il n'a pas assez de tête pour une si grande affaire. Vous voyez que l'amour ne m'aveugle pas. A huit heures je vous rendrai votre liberté, et vous reviendrez à dix souper avec le bel objet; car la mère et la fille souperont chez moi. Adieu, il est midi passé : bientôt je ne m'occuperai plus de vous.

Paris, ce 4 août 17**.

LETTRE III.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je ne sais encore rien, ma bonne amie. Maman avoit hier beaucoup de monde à souper. Malgré l'intérêt que j'avois à examiner, les hommes sur-tout, je me suis fort ennuyée. Hommes et fem-

mes, tout le monde m'a beaucoup regardée, et puis on se parloit à l'oreille; et je voyois bien qu'on parloit de moi: cela me faisoit rougir; je ne pouvois m'en empêcher. Je l'aurois bien voulu, car j'ai remarqué que quand on regardoit les autres femmes, elles ne rougissoient pas; ou bien c'est le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause; car il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit de ne pas savoir ce qu'on pensoit sur mon compte. Je crois avoir entendu pourtant deux ou trois fois le mot de *jolie*: mais j'ai entendu bien distinctement celui de *gauche;* et il faut que cela soit bien vrai, car la femme qui le disoit est parente et amie de ma mère; elle paroît même avoir pris tout de suite de l'amitié pour moi. C'est la seule personne qui m'ait un peu parlé dans la soirée. Nous souperons demain chez elle.

J'ai encore entendu, après souper, un homme que je suis sûre qui parloit de moi, et qui disoit à un autre : « Il » faut laisser mûrir cela, nous verrons » cet hiver ». C'est peut-être celui-là qui doit m'épouser ; mais alors ce ne seroit donc que dans quatre mois! Je voudrois bien savoir ce qui en est.

Voilà Joséphine, et elle me dit qu'elle est pressée. Je veux pourtant te raconter encore une de mes *gaucheries*. Oh! je crois que cette dame a raison!

Après le souper on s'est mis à jouer. Je me suis placée auprès de maman ; je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je me suis endormie presque tout de suite. Un grand éclat de rire m'a réveillée. Je ne sais si l'on rioit de moi, mais je le crois. Maman m'a permis de me retirer, et elle m'a fait grand plaisir. Figure-toi qu'il étoit onze heures passées. Adieu, ma chère Sophie ; aime toujours bien ta Cécile. Je t'assure que le monde n'est pas aussi amusant que nous l'imaginions.

Paris, ce 4 août 17**.

LETTRE IV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL, *à Paris.*

Vos ordres sont charmans ; votre façon de les donner est plus aimable encore ; vous feriez chérir le despotisme. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave ; et tout *monstre* que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je desire de les mériter de nouveau, et de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent ; conquérir est notre destin ; il faut le suivre : peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore ; car, soit dit sans vous fâcher, ma très-belle marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal, et

depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connois votre zèle, votre ardente ferveur; et si ce Dieu-là nous jugeoit sur nos œuvres, vous seriez un jour la patrone de quelque grande ville, tandis que votre ami seroit au plus un saint de village. Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai? Mais depuis huit jours, je n'en entends, je n'en parle pas d'autre; et c'est pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous désobéir.

Ne vous fâchez pas, et écoutez-moi. Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connoît rien; qui, pour ainsi dire, me seroit livrée sans défense; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité menera peut-être plus vîte que

l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme : « Voilà l'homme selon » mon cœur ».

Vous connoissez la présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre :

> Et si de l'obtenir je n'emporte le prix,
> J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On peut citer de mauvais vers quand ils sont d'un grand poète (1).

(1) La Fontaine.

Vous saurez donc que le président est en Bourgogne, à la suite d'un grand procès (j'espère lui en faire perdre un plus important). Son inconsolable moitié doit passer ici tout le temps de cet affligeant veuvage. Une messe chaque jour, quelques visites aux pauvres du canton, des prières du matin et du soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, et quelquefois un triste wisk, devoient être ses seules distractions. Je lui en prépare de plus efficaces. Mon bon ange m'a conduit ici, pour son bonheur et pour le mien. Insensé ! je regrettois vingt-quatre heures que je sacrifiois à des égards d'usage. Combien on me puniroit, en me forçant de retourner à Paris ! Heureusement il faut être quatre pour jouer au wisk, et comme il n'y a ici que le curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup pressé de lui sacrifier quelques jours. Vous devinez que j'ai consenti. Vous n'imaginez pas combien elle me cajole depuis ce moment,

combien sur-tout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières et à sa messe. Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore.

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je desire vivement, si je dévore les obstacles : mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du desir. Je n'ai plus qu'une idée; j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux : car où ne mène pas un desir contrarié ? O délicieuse jouissance ! Je t'implore pour mon bonheur, et sur-tout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnoissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, et j'y finis cette trop longue let-

tre. Adieu, ma très-belle amie : sans rancune.

Du château de . . . 5 août 17**.

LETTRE V.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

SAVEZ-VOUS, vicomte, que votre lettre est d'une insolence rare ; et qu'il ne tiendroit qu'à moi de m'en fâcher ? mais elle m'a prouvé clairement que vous aviez perdu la tête, et cela seul vous a sauvé de mon indignation. Amie généreuse et sensible, j'oublie mon injure pour ne m'occuper que de votre danger ; et quelqu'ennuyeux qu'il soit de raisonner, je cède au besoin que vous en avez dans ce moment.

Vous, avoir la présidente Tourvel ! mais quel ridicule caprice ! Je reconnois bien là votre mauvaise tête, qui ne sait desirer que ce qu'elle croit ne

pas pouvoir obtenir. Qu'est-ce donc que cette femme? des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression: passablement faite, mais sans graces, toujours mise à faire rire, avec ses paquets de fichus sur la gorge, et son corps qui remonte au menton! Je vous le dis en amie, il ne vous faudroit pas deux femmes comme celle-là, pour vous faire perdre toute votre considération. Rappellez-vous donc ce jour où elle quêtoit à S. Roch, et où vous me remerciâtes tant de vous avoir procuré ce spectacle. Je crois la voir encore, donnant la main à ce grand échalas en cheveux longs, prête à tomber à chaque pas, ayant toujours son panier de quatre aunes sur la tête de quelqu'un, et rougissant à chaque révérence. Qui vous eût dit alors, vous desirerez cette femme? Allons, vicomte, rougissez vous-même, et revenez à vous. Je vous promets le secret.

Et puis, voyez donc les désagrémens qui vous attendent! quel rival avez-

vous à combattre ? un mari ! Ne vous sentez-vous pas humilié à ce seul mot ! Quelle honte si vous échouez ! et même combien peu de gloire dans le succès ! Je dis plus, n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes ? j'entends celles de bonne foi ; réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour ne sont pas connus d'elles. Je vous le prédis ; dans la plus heureuse supposition, votre présidente croira avoir tout fait pour vous, en vous traitant comme son mari, et dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on reste toujours deux. Ici c'est bien pis encore ; votre prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être surmonterez-vous cet obstacle, mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de dieu, vous ne le serez pas de la

peur du diable ; et quand, tenant votre maîtresse dans vos bras, vous sentirez palpiter son cœur, ce sera de crainte et non d'amour. Peut-être, si vous eussiez connu cette femme plutôt, en eussiez-vous pu faire quelque chose ; mais cela a vingt-deux ans, et il y en a près de deux qu'elle est mariée. Croyez-moi, vicomte, quand une femme s'est *encroûtée* à ce point, il faut l'abandonner à son sort ; ce ne sera jamais qu'une *espèce*.

C'est pourtant pour ce bel objet que vous refusez de m'obéir, que vous vous enterrez dans le tombeau de votre tante, et que vous renoncez à l'aventure la plus délicieuse et la plus faite pour vous faire honneur. Par quelle fatalité faut-il donc que Gercourt garde toujours quelque avantage sur vous ? Tenez, je vous en parle sans humeur : mais, dans ce moment, je suis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation ; je suis tentée sur-tout de vous retirer ma confiance. Je ne

m'accoutumerai jamais à dire mes secrets à l'amant de madame de Tourvel.

Sachez pourtant que la petite Volanges a déjà fait tourner une tête. Le jeune Danceny en raffole. Il a chanté avec elle ; et en effet elle chante mieux qu'à une pensionnaire n'appartient. Ils doivent répéter beaucoup de duos, et je crois qu'elle se mettroit volontiers à l'unisson : mais ce Danceny est un enfant qui perdra son temps à faire l'amour, et ne finira rien. La petite personne de son côté est assez farouche ; et à tout événement, cela sera toujours beaucoup moins plaisant que vous n'auriez pu le rendre : aussi j'ai de l'humeur, et sûrement je querellerai le chevalier à son arrivée. Je lui conseille d'être doux ; car, dans ce moment, il ne m'en coûteroit rien de rompre avec lui. Je suis sûre que si j'avois le bon esprit de le quitter à présent, il en seroit au désespoir ; et rien ne m'amuse comme un désespoir amoureux. Il m'ap-

pelleroit perfide, et ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir; c'est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter. Sérieusement je vais m'occuper de cette rupture. Voilà pourtant de quoi vous êtes cause! aussi je le mets sur votre conscience. Adieu. Recommandez-moi aux prières de votre présidente.

Paris, ce 7 août 17**.

LETTRE VI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Il n'est donc point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre! Et vous-même, vous que je nommai si souvent mon indulgente amie, vous cessez enfin de l'être, et vous ne craignez pas de m'attaquer dans l'objet de mes affections! De quels traits vous

osez peindre madame de Tourvel !. . . quel homme n'eût point payé de sa vie cette insolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grace, ne me mettez plus à d'aussi rudes épreuves ; je ne répondrois pas de les soutenir. Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, si vous voulez en médire. Ne savez-vous pas que la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour.

Mais que dis-je ? madame de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non : pour être adorable il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien, toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare. C'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Grace aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabiller de simple toile me laisse voir sa taille ronde et souple. Une seule mousseline couvre sa gorge ; et mes regards furtifs, mais pénétrans, en ont

déjà

déjà saisis les formes enchanteresses. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimeroit-elle, dans les momens où rien ne parle à son cœur? Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours. Elle ne sait pas couvrir le vuide d'une phrase par un sourire étudié; et quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse. Mais il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaîté naïve et franche! comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante! Il faut voir, sur-tout, au moindre mot d'éloge ou de cajolerie, se peindre, sur sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée!... Elle est prude et dévote, et de-là vous la jugez froide et inanimée! Je pense bien différemment. Quelle étonnante sensibilité ne faut-il

pas avoir pour la répandre jusques sur son mari, et pour aimer toujours un être toujours absent! Quelle preuve plus forte pourriez-vous désirer ? J'ai su pourtant m'en procurer une autre.

J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir ; et, quoique fort leste, elle est encore plus timide: vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé (1). Il a fallu se confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeste. Nos préparatifs et le passage de ma vieille tante, avoient fait rire aux éclats la folâtre dévote; mais, dès que je me fus emparé d'elle par une adroite gaucherie, nos bras s'entrelacèrent mutuellement. Je pressai son sein contre le mien ; et, dans ce court intervalle, je sentis son cœur battre plus vîte. L'aimable rougeur vint colorer son visage, et son

(1) On reconnoît ici le mauvais goût des calembourgs, qui commençoit à prendre, et qui depuis a fait tant de progrès.

modeste embarras m'apprit assez *que son cœur avoit palpité d'amour et non de crainte*. Ma tante cependant s'y trompa comme vous, et se mit à dire : « l'enfant a eu peur » ; mais la charmante candeur de l'*enfant* ne lui permit pas le mensonge, et elle répondit naïvement : « Oh non, mais... ». Ce seul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux espoir a remplacé la cruelle inquiétude. J'aurai cette femme ; je l'enleverai au mari qui la profane ; j'oserai la ravir au dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour-à-tour l'objet et le vainqueur de ses remords ! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiégent ! ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter ; et qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors, j'y consens, elle me dise : « Je t'adore » ; elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de pro-

noncer ce mot. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré.

Soyons de bonne-foi : dans nos arrangemens, aussi froids que faciles, ce que nous appellons bonheur est à peine un plaisir. Vous le dirai-je? je croyois mon cœur flétri, et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignois d'une vieillesse prématurée. Madame de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. La seule chose qui m'effraie, est le temps que va me prendre cette aventure ; car je n'ose rien donner au hasard. J'ai beau me rappeller mes heureuses témérités, je ne puis me résoudre à les mettre en usage. Pour que je sois vraiment heureux, il faut qu'elle se donne ; et ce n'est pas une petite affaire.

Je suis sûr que vous admireriez ma prudence. Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour ; mais déjà nous en sommes à ceux de confiance et d'intérêt. Pour la tromper le moins possible,

et sur-tout pour prévenir l'effet des propos qui pourroient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, et comme en m'accusant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne se doute pas encore de ce qui lui en coûtera pour le tenter. Elle est loin de penser qu'*en plaidant*, pour parler comme elle, *pour les infortunées que j'ai perdues*, elle parle d'avance dans sa propre cause. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ses sermons, et je ne pus me refuser au plaisir de l'interrompre, pour l'assurer qu'elle parloit comme un prophète. Adieu, ma très-belle amie. Vous voyez que je ne suis pas perdu sans ressource.

P. S. A propos, ce pauvre chevalier s'est-il tué de désespoir? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi, et vous m'humilieriez, si j'avois de l'amour-propre.

Du château de...., ce 9 août 17**.

LETTRE VII.

Cécile Volanges à Sophie Carnay (1).

Si je ne t'ai rien dit de mon mariage, c'est que je n'en suis pas plus instruite que le premier jour. Je m'accoutume à n'y plus penser, et je me trouve assez bien de mon genre de vie. J'étudie beaucoup mon chant et ma harpe; il me semble que je les aime mieux depuis que je n'ai plus de maître, ou plutôt c'est que j'en ai un meilleur. M. le chevalier Danceny, ce monsieur dont je

(1) Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, on supprime beaucoup de Lettres de cette correspondance journalière; on ne donne que celles qui ont paru nécessaires à l'intelligence des événemens de cette société. C'est par le même motif qu'on supprime aussi toutes les Lettres de Sophie Carnay, et plusieurs de celles des acteurs de ces aventures.

t'ai parlé, et avec qui j'ai chanté chez madame de Merteuil, a la complaisance de venir ici tous les jours, et de chanter avec moi des heures entières. Il est extrêmement aimable. Il chante comme un ange, et compose de très-jolis airs dont il fait aussi les paroles. C'est bien dommage qu'il soit chevalier de Malthe! Il me semble que s'il se marioit, sa femme seroit bien heureuse.... Il a une douceur charmante. Il n'a jamais l'air de faire un compliment, et pourtant tout ce qu'il dit flatte. Il me reprend sans cesse, tant sur la musique que sur autre chose: mais il mêle à ses critiques tant d'intérêt et de gaieté, qu'il est impossible de ne pas lui en savoir gré. Seulement quand il vous regarde, il a l'air de vous dire quelque chose d'obligeant. Il joint à tout cela d'être très-complaisant. Par exemple, hier il étoit prié d'un grand concert, il a préféré de rester toute la soirée chez maman. Cela m'a bien fait plaisir; car quand il n'y est pas, personne ne me

parle, et je m'ennuie : au lieu que quand il y est, nous chantons et nous causons ensemble. Il a toujours quelque chose à me dire. Lui et madame de Merteuil sont les deux seules personnes que je trouvè aimables. Mais, adieu, ma chère amie; j'ai promis que je saurois pour aujourd'hui, une ariette dont l'accompagnement est très-difficile, et je ne veux pas manquer de parole. Je vais me remettre à l'étude jusqu'à ce qu'il vienne.

De. . . . ce 7 août 17**.

LETTRE VIII.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE VOLANGES.

On ne peut être plus sensible que je le suis, Madame, à la confiance que vous me témoignez, ni prendre plus d'intérêt que moi à l'établissement de mademoiselle de Volanges. C'est bien

de toute mon ame que je lui souhaite une félicité dont je ne doute pas qu'elle ne soit digne, et sur laquelle je m'en rapporte bien à votre prudence. Je ne connois pas M. le comte de Gercourt; mais, honoré de votre choix, je ne puis prendre de lui qu'une idée très-avantageuse. Je me borne, Madame, à souhaiter à ce mariage un succès aussi heureux qu'au mien, qui est pareillement votre ouvrage, et pour lequel chaque jour ajoute à ma reconnoissance. Que le bonheur de mademoiselle votre fille soit la récompense de celui que vous m'avez procuré; et puisse la meilleure des amies, être aussi la plus heureuse des mères!

Je suis vraiment peinée de ne pouvoir vous offrir de vive voix l'hommage de ce vœu sincère, et faire, aussitôt que je le desirerois, connoissance avec mademoiselle de Volanges. Après avoir éprouvé vos bontés vraiment maternelles, j'ai droit d'espérer d'elle l'amitié tendre d'une sœur. Je vous prie,

Madame, de vouloir bien la lui demander de ma part, en attendant que je me trouve à portée de la mériter.

Je compte rester à la campagne tout le temps de l'absence de M. de Tourvel. J'ai pris ce temps pour jouir et profiter de la société de la respectable madame de Rosemonde. Cette femme est toujours charmante : son grand âge ne lui fait rien perdre ; elle conserve toute sa mémoire et sa gaieté. Son corps seul a quatre-vingt-quatre ans ; son esprit n'en a que vingt.

Notre retraite est égayée par son neveu, le vicomte de Valmont, qui a bien voulu nous sacrifier quelques jours. Je ne le connoissois que de réputation, et elle me faisoit peu desirer de le connoître davantage ; mais il me semble qu'il vaut mieux qu'elle. Ici où le tourbillon du monde ne le gâte pas, il parle raison avec une facilité étonnante, et il s'accuse de ses torts avec une candeur rare. Il me parle avec beaucoup de confiance, et je le prêche avec beau-

coup de sévérité. Vous qui le connoissez, vous conviendrez que ce seroit une belle conversion à faire : mais je ne doute pas, malgré ses promesses, que huit jours de Paris ne lui fassent oublier tous mes sermons. Le séjour qu'il fera ici sera au moins autant de retranché sur sa conduite ordinaire : et je crois, que d'après sa façon de vivre, ce qu'il peut faire de mieux est de ne rien faire du tout. Il sait que je suis occupée à vous écrire, et il m'a chargée de vous présenter ses respectueux hommages. Recevez aussi le mien avec la bonté que je vous connois, et ne doutez jamais des sentimens sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Du château de... ce 9 août 17**.

LETTRE IX.

Madame DE VOLANGES *à la présidente* DE TOURVEL.

Je n'ai jamais douté, ma jeune et belle amie, ni de l'amitié que vous avez pour moi, ni de l'intérêt sincère que vous prenez à tout ce qui me regarde. Ce n'est pas pour éclaircir ce point, que j'espère convenu à jamais entre nous, que je réponds à votre *réponse :* mais je ne crois pas pouvoir me dispenser de causer avec vous au sujet du vicomte de Valmont.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à trouver jamais ce nom-là dans vos Lettres. En effet, que peut-il y avoir de commun entre vous et lui? Vous ne connoissez pas cet homme ; où auriez-vous pris l'idée de l'ame d'un libertin? Vous me parlez de sa *rare candeur*: oh! oui ; la candeur de Valmont doit être en

en effet très-rare. Encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, et jamais il n'eut un projet qui ne fût mal-honnête ou criminel. Mon amie, vous me connoissez; vous savez si des vertus que je tâche d'acquérir, l'indulgence n'est pas celle que je chéris le plus. Aussi, si Valmont étoit entraîné par des passions fougueuses; si, comme mille autres, il étoit séduit par les erreurs de son âge, blâmant sa conduite je plaindrois sa personne, et j'attendrois, en silence, le temps où un retour heureux lui rendroit l'estime des gens honnêtes. Mais Valmont n'est pas cela : sa conduite est le résultat de ses principes. Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre; et pour être cruel et méchant sans danger, il a choisi les femmes pour victimes. Je ne m'ar-

rête pas à compter celles qu'il a séduites : mais combien n'en a-t-il pas perdues ?

Dans la vie sage et retirée que vous menez, ces scandaleuses aventures ne parviennent pas jusqu'à vous. Je pourrois vous en raconter qui vous feroient frémir; mais vos regards, purs comme votre ame, seroient souillés par de semblables tableaux: sûre que Valmont ne sera jamais dangereux pour vous, vous n'avez pas besoin de pareilles armes pour vous défendre. La seule chose que j'ai à vous dire, c'est que, de toutes les femmes auxquelles il a rendu des soins, succès ou non, il n'en est point qui n'aient eu à s'en plaindre. La seule marquise de Merteuil fait l'exception à cette règle générale; seule elle a su lui résister et enchaîner sa méchanceté. J'avoue que ce trait de sa vie est celui qui lui fait le plus d'honneur à mes yeux : aussi a-t-il suffi pour la justifier pleinement aux yeux de tous, de quelques inconséquences qu'on avoit à lui

reprocher dans le début de son veuvage (1).

Quoi qu'il en soit, ma belle amie, ce que l'âge, l'expérience et sur-tout l'amitié, m'autorisent à vous représenter, c'est qu'on commence à s'appercevoir dans le monde de l'absence de Valmont; et que si on sait qu'il soit resté quelque temps en tiers entre sa tante et vous, votre réputation sera entre ses mains; malheur le plus grand qui puisse arriver à une femme. Je vous conseille donc d'engager sa tante à ne pas le retenir davantage; et s'il s'obstine à rester, je crois que vous ne devez pas hésiter à lui céder la place. Mais pourquoi resteroit-il? que fait-il donc à cette campagne? Si vous faisiez épier ses démarches, je suis sûre que vous découvririez qu'il n'a fait que prendre un asyle plus commode, pour quel-

(1) L'erreur où est madame de Volanges nous fait voir qu'ainsi que les autres scélérats, Valmont ne déceloit pas ses complices.

ques noirceurs qu'il médite dans les environs. Mais, dans l'impossibilité de remédier au mal, contentons-nous de nous en garantir.

Adieu, ma belle amie; voilà le mariage de ma fille un peu retardé. Le comte de Gercourt, que nous attendions d'un jour à l'autre, me mande que son régiment passe en Corse; et comme il y a encore des mouvemens de guerre, il lui sera impossible de s'absenter avant l'hiver. Cela me contrarie; mais cela me fait espérer que nous aurons le plaisir de vous voir à la noce, et j'étois fâchée qu'elle se fît sans vous. Adieu: je suis sans compliment comme sans réserve, entièrement à vous.

P. S. Rappellez-moi au souvenir de madame de Rosemonde, que j'aime toujours autant qu'elle le mérite.

De . . . ce 11 août 17**.

LETTRE X.

La marquise DE *MERTEUIL au vicomte* DE *VALMONT.*

Me boudez-vous, vicomte? ou bien êtes-vous mort? ou, ce qui y ressembleroit beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre présidente? Cette femme, qui vous a rendu *les illusions de la jeunesse*, vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés. Déjà vous voilà timide et esclave; autant vaudroit être amoureux. Vous renoncez *à vos heureuses témérités*. Vous voilà donc vous conduisant sans principes, et donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice. Ne vous souvient-il plus que l'amour est, comme la médecine, *seulement l'art d'aider à la nature?* Vous voyez que je vous bats avec vos armes; mais je n'en prendrai pas d'orgueil; car c'est bien battre un homme à terre. *Il faut qu'elle se donne*, me dites-vous: eh! sans

doute, il le faut; aussi se donnera-t-elle comme les autres, avec cette différence que ce sera de mauvaise grace. Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la prendre. Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour! Je dis l'amour; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce seroit vous trahir; ce seroit vous cacher votre mal. Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées? Mais, quelqu'envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte; et y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre, quoiqu'avec rapidité; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire

nous aurions dû profiter ; qui sait garder l'air de la violence jusques dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. Je conviens que ce talent, plus rare que l'on ne croit, m'a toujours fait plaisir, même alors qu'il ne m'a pas séduite, et que quelquefois il m'est arrivé de me rendre, uniquement comme récompense. Telle dans nos anciens tournois, la beauté donnoit le prix de la valeur et de l'adresse.

Mais vous, vous qui n'êtes plus vous, vous vous conduisez comme si vous aviez peur de réussir. Et depuis quand voyagez-vous à petites journées et par des chemins de traverse ? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste et la grande route ! Mais laissons ce sujet, qui me donne d'autant plus d'humeur, qu'il me prive du plaisir de vous voir. Au moins écrivez-moi plus souvent que vous ne faites, et mettez-moi au courant de vos progrès. Savez-

vous que voilà plus de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe, et que vous négligez tout le monde ?

A propos de négligence, vous ressemblez aux gens qui envoient régulièrement savoir des nouvelles de leurs amis malades, mais qui ne se font jamais rendre la réponse. Vous finissez votre dernière lettre par me demander si le chevalier est mort. Je ne réponds pas, et vous ne vous en inquiétez pas davantage. Ne savez-vous plus que mon amant est votre ami-né ? Mais rassurez-vous, il n'est point mort ; ou s'il l'étoit, ce seroit de l'excès de sa joie. Ce pauvre chevalier, comme il est tendre ! comme il est fait pour l'amour ! comme il sait sentir vivement ! la tête m'en tourne. Sérieusement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi, m'attache véritablement à lui.

Ce même jour, où je vous écrivois que j'allois travailler à notre rupture, combien je le rendis heureux ! Je m'occupois pourtant tout de bon des moyens

de le désespérer, quand on me l'annonça. Soit caprice ou raison, jamais il ne me parut si bien. Je le reçus cependant avec humeur. Il espéroit passer deux heures avec moi, avant celle où ma porte seroit ouverte à tout le monde. Je lui dis que j'allois sortir : il me demanda où j'allois ; je refusai de le lui apprendre. Il insista : *où vous ne serez pas*, repris-je avec aigreur. Heureusement pour lui, il resta pétrifié de cette réponse ; car s'il eût dit un mot, il s'ensuivoit immanquablement une scène qui eût amené la rupture que j'avois projettée. Etonnée de son silence, je jettai les yeux sur lui sans autre projet, je vous jure, que de voir la mine qu'il faisoit. Je retrouvai sur cette charmante figure cette tristesse à-la-fois profonde et tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il étoit si difficile de résister. La même cause produisit le même effet ; je fus vaincue une seconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter

qu'il pût me trouver un tort. Je sors pour affaire, lui dis-je avec un air un peu plus doux, et même cette affaire vous regarde ; mais ne m'interrogez pas. Je souperai chez moi ; revenez, et vous serez instruit. Alors il retrouva la parole ; mais je ne lui permis pas d'en faire usage. Je suis très-pressée, continuai-je : laissez-moi ; à ce soir. Il baisa ma main et sortit.

Aussi-tôt, pour le dédommager, peut-être pour me dédommager moi-même, je me décide à lui faire connoître ma petite maison dont il ne se doutoit pas. J'appelle ma fidelle *Victoire*. J'ai ma migraine ; je me couche pour tous mes gens ; et restée enfin seule avec *la véritable*, tandis qu'elle se travestit en laquais, je fais une toilette de femme-de-chambre. Elle fait ensuite venir un fiacre à la porte de mon jardin, et nous voilà parties. Arrivée dans ce temple de l'amour, je choisis le déshabiller le plus galant. Celui-ci est délicieux ; il est de mon invention : il ne laisse rien

voir, et pourtant fait tout deviner. Je vous en promets un modèle pour votre présidente, quand vous l'aurez rendue digne de le porter.

Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du Sopha, une Lettre d'Héloïse et deux Contes de la Fontaine, pour recorder les différens tons que je voulois prendre. Cependant mon chevalier arrive à ma porte, avec l'empressement qu'il a toujours. Mon suisse la lui refuse, et lui apprend que je suis malade : premier incident. Il lui remet en même temps un billet de moi, mais non de mon écriture, suivant ma prudente règle. Il l'ouvre, et y trouve, de la main de Victoire : « A neuf heures » précises, au boulevard, devant les » cafés ». Il s'y rend ; et là, un petit laquais qu'il ne connoît pas, qu'il croit au moins ne pas connoître, car c'étoit toujours Victoire, vient lui annoncer qu'il faut renvoyer sa voiture et le suivre. Toute cette marche romanesque

lui échauffoit la tête d'autant, et la tête échauffée ne nuit à rien. Il arrive enfin, et la surprise et l'amour causoient en lui un véritable enchantement. Pour lui donner le temps de se remettre, nous nous promenons un moment dans le bosquet; puis je le ramène vers la maison. Il voit d'abord deux couverts mis; ensuite un lit fait. Nous passions jusqu'au boudoir, qui étoit dans toute sa parure. Là, moitié réflexion, moitié sentiment, je passai mes bras autour de lui, et me laissai tomber à ses genoux. « O mon ami! lui dis-je, pour vouloir te » ménager la surprise de ce moment, je » me reproche de t'avoir affligé par l'ap- » parence de l'humeur; d'avoir pu un » instant voiler mon cœur à tes re- » gards. Pardonne-moi mes torts; je » veux les expier à force d'amour ». Vous jugez de l'effet de ce discours sentimental. L'heureux chevalier me releva, et mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous et moi scellâmes si gaiement et de la

même manière notre éternelle rupture.

Comme nous avions six heures à passer ensemble, et que j'avois résolu que tout ce temps fût pour lui également délicieux, je modérai ses transports, et l'aimable coquetterie vint remplacer la tendresse. Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir été jamais aussi contente de moi. Après le souper, tour-à-tour enfant et raisonnable, folâtre et sensible, quelquefois même libertine, je me plaisois à le considérer comme un sultan au milieu de son sérail, dont j'étois tour-à-tour les favorites différentes. En effet, ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une maîtresse nouvelle.

Enfin, au point du jour il fallut se séparer; et quoi qu'il dît, quoi qu'il fît même pour me prouver le contraire, il en avoit autant de besoin que peu d'envie. Au moment où nous sortîmes, et pour dernier adieu, je pris la clef de cet

heureux séjour ; et la lui remettant entre les mains : « Je ne l'ai eue que pour » vous, lui dis-je ; il est juste que vous » en soyiez maître ; c'est au sacrifica- » teur à disposer du temple ». C'est par cette adresse que j'ai prévenu les réflexions qu'auroit pu lui faire naître la propriété, toujours suspecte, d'une petite maison. Je le connois assez, pour être sûre qu'il ne s'en servira que pour moi ; et si la fantaisie me prenoit d'y aller sans lui, il me reste bien une double clef. Il vouloit à toute force prendre jour pour y revenir ; mais je l'aime trop encore pour vouloir l'user si vîte. Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. Il ne sait pas cela, lui ; mais, pour son bonheur, je le sais pour deux.

Je m'apperçois qu'il est trois heures du matin, et que j'ai écrit un volume, ayant le projet de n'écrire qu'un mot. Tel est le charme de la confiante amitié : c'est elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le mieux ; mais,

en vérité, le chevalier est ce qui me plaît davantage.

De . . . . ce 12 août 17**.

LETTRE XI.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE VOLANGES.

VOTRE Lettre sévère m'auroit effrayée, madame, si, par bonheur, je n'avois trouvé ici plus de motifs de sécurité que vous ne m'en donnez de crainte. Ce redoutable M. de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paroît avoir déposé ses armes meurtrières, avant d'entrer dans ce château. Loin d'y former des projets, il n'y a pas même porté de prétentions, et la qualité d'homme aimable que ses ennemis même lui accordent, disparoît presque ici, pour ne lui laisser que celle de bon-enfant. C'est apparemment l'air de la campagne qui a produit ce

miracle. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'étant sans cesse avec moi, paroissant même s'y plaire, il ne lui est pas échappé un mot qui ressemble à l'amour, pas une de ses phrases que tous les hommes se permettent, sans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les justifier. Jamais il n'oblige à cette réserve, dans laquelle toute femme qui se respecte est forcée de se tenir aujourd'hui, pour contenir les hommes qui l'entourent. Il sait ne point abuser de la gaieté qu'il inspire. Il est peut-être un peu louangeur ; mais c'est avec tant de délicatesse, qu'il accoutumeroit la modestie même à l'éloge. Enfin, si j'avois un frère, je desirerois qu'il fût tel que M. de Valmont se montre ici. Peut-être beaucoup de femmes lui desireroient une galanterie plus marquée ; et j'avoue que je lui sais un gré infini d'avoir su me juger assez bien pour ne pas me confondre avec elles.

Ce portrait diffère beaucoup sans doute de celui que vous me faites ; et,

malgré cela, tous deux peuvent être ressemblans en fixant les époques. Lui-même convient d'avoir eu beaucoup de torts, et on lui en aura bien aussi prêté quelques-uns. Mais j'ai rencontré peu d'hommes qui parlassent des femmes honnêtes avec plus de respect, je dirois presque d'enthousiasme. Vous m'apprenez qu'au moins sur cet objet il ne trompe pas. Sa conduite avec madame de Merteuil en est une preuve. Il nous en parle beaucoup; et c'est toujours avec tant d'éloges et l'air d'un attachement si vrai, que j'ai cru, jusqu'à la réception de votre Lettre, que ce qu'il appelloit amitié entre eux deux étoit bien réellement de l'amour. Je m'accuse de ce jugement téméraire, dans lequel j'ai eu d'autant plus de tort, que lui-même a pris souvent le soin de la justifier. J'avoue que je ne regardois que comme finesse, ce qui étoit de sa part une honnête sincérité. Je ne sais, mais il me semble que celui qui est capable d'une

amitié aussi suivie pour une femme aussi estimable, n'est pas un libertin sans retour. J'ignore au reste si nous devons la conduite sage qu'il tient ici, à quelques projets dans les environs, comme vous le supposez. Il y a bien quelques femmes aimables à la ronde; mais il sort peu, excepté le matin, et alors il dit qu'il va à la chasse. Il est vrai qu'il rapporte rarement du gibier, mais il assure qu'il est mal-adroit à cet exercice. D'ailleurs, ce qu'il peut faire au-dehors m'inquiète peu; et si je desirois le savoir, ce ne seroit que pour avoir une raison de plus de me rapprocher de votre avis ou de vous ramener au mien.

Sur ce que vous me proposez de travailler à abréger le séjour que M. de Valmont compte faire ici, il me paroît bien difficile d'oser demander à sa tante de ne pas avoir son neveu chez elle, d'autant qu'elle l'aime beaucoup. Je vous promets pourtant, mais seulement par déférence et non par besoin, de

saisir l'occasion de faire cette demande, soit à elle, soit à lui-même. Quant à moi, M. de Tourvel est instruit de mon projet de rester ici jusqu'à son retour, et il s'étonneroit, avec raison, de la légéreté qui m'en feroit changer.

Voilà, madame, de bien longs éclaircissemens; mais j'ai cru devoir à la vérité un témoignage avantageux à M. de Valmont, et dont il me paroît avoir grand besoin auprès de vous. Je n'en suis pas moins sensible à l'amitié qui a dicté vos conseils. C'est à elle que je dois aussi ce que vous me dites d'obligeant à l'occasion du retard du mariage de mademoiselle votre fille. Je vous en remercie bien sincèrement; mais, quelque plaisir que je me promette à passer ces momens avec vous, je les sacrifierois de bien bon cœur au desir de savoir mademoiselle de Volanges plutôt heureuse, si pourtant elle peut jamais l'être plus qu'auprès d'une mère aussi digne de toute sa tendresse et de son respect. Je partage avec elle ces deux sentimens

qui m'attachent à vous, et je vous prie d'en recevoir l'assurance avec bonté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De . . . ce 13 août 17**.

LETTRE XII.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

Maman est incommodée, madame; elle ne sortira point, et il faut que je lui tienne compagnie : ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner à l'opéra. Je vous assure que je regrette bien plus de ne pas être avec vous que le spectacle. Je vous prie d'en être persuadée. Je vous aime tant! Voudriez-vous bien dire à M. le chevalier Danceny que je n'ai point le recueil dont il m'a parlé, et que s'il peut me l'apporter demain, il me fera grand plaisir? S'il vient aujourd'hui, on lui dira que nous n'y sommes pas; mais c'est

que maman ne veut recevoir personne. J'espère qu'elle se portera mieux demain.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De . . . ce 3 août 17**.

LETTRE XIII.

La marquise de Merteuil à Cécile Volangès.

Je suis très-fâchée, ma belle, et d'être privée du plaisir de vous voir, et de la cause de cette privation. J'espère que cette occasion se retrouvera. Je m'acquitterai de votre commission auprès du chevalier Danceny, qui sera sûrement très-fâché de savoir votre maman malade. Si elle veut me recevoir demain, j'irai lui tenir compagnie. Nous attaquerons, elle et moi, le chevalier de Belleroche (1) au piquet; et, en lui

(1) C'est le même dont il est question dans les Lettres de madame de Merteuil.

gagnant son argent, nous aurons, pour surcroît de plaisir, celui de vous entendre chanter avec votre aimable maître, à qui je le proposerai. Si cela convient à votre maman et à vous, je réponds de moi et de mes deux chevaliers. Adieu, ma belle : mes complimens à ma chère madame de Volanges. Je vous embrasse bien tendrement.

De . . . ce 13 août 17**.

LETTRE XIV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je ne t'ai pas écrit hier, ma chère Sophie ; mais ce n'est pas le plaisir qui en est cause, je t'en assure bien. Maman étoit malade, et je ne l'ai pas quittée de la journée. Le soir, quand je me suis retirée, je n'avois cœur à rien du tout ; et je me suis couchée bien vîte, pour m'assurer que la journée étoit

finie : jamais je n'en avois passé de si longue. Ce n'est pas que je n'aime bien maman ; mais je ne sais pas ce que c'étoit. Je devois aller à l'opéra avec madame de Merteuil ; le chevalier Danceny devoit y être. Tu sais bien que ce sont les deux personnes que j'aime le mieux. Quand l'heure où j'aurois dû y être aussi est arrivée, mon cœur s'est serré malgré moi. Je me déplaisois à tout, et j'ai pleuré, pleuré, sans pouvoir m'en empêcher. Heureusement maman étoit couchée, et ne pouvoit pas me voir. Je suis bien sûre que le chevalier Danceny aura été fâché aussi ; mais il aura été distrait par le spectacle, et par tout le monde : c'est bien différent.

Par bonheur, maman va mieux aujourd'hui, et madame de Merteuil viendra avec une autre personne et le chevalier Danceny : mais elle arrive toujours bien tard, madame de Merteuil ; et quand on est si long-temps toute seule, c'est bien ennuyeux. Il n'est encore

que onze heures. Il est vrai qu'il faut que je joue de la harpe ; et puis ma toilette me prendra un peu de temps, car je veux être bien coiffée aujourd'hui. Je crois que la mère Perpétue a raison, et qu'on devient coquette dès qu'on est dans le monde. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'être jolie que depuis quelques jours, et je trouve que je ne le suis pas autant que je le croyois ; et puis, auprès des femmes qui ont du rouge, on perd beaucoup. Madame de Merteuil, par exemple, je vois bien que tous les hommes la trouvent plus jolie que moi : cela ne me fâche pas beaucoup, parce qu'elle m'aime bien ; et puis elle assure que le chevalier Danceny me trouve plus jolie qu'elle. C'est bien honnête à elle de me l'avoir dit ! elle avoit même l'air d'en être bien-aise. Par exemple, je ne conçois pas ça. C'est qu'elle m'aime tant ! et lui ! . . . oh ! ça m'a fait bien plaisir ! aussi, c'est qu'il me semble que rien que le regarder suffit pour embellir. Je le

regarderois

regarderois toujours, si je ne craignois de rencontrer ses yeux ; car, toutes les fois que cela m'arrive, cela me décontenance, et me fait comme de la peine ; mais ça ne me fait rien.

Adieu, ma chère amie : je vais me mettre à ma toilette. Je t'aime toujours comme de coutume.

Paris, ce 14 août 17**.

LETTRE XV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Il est bien honnête à vous de ne pas m'abandonner à mon triste sort. La vie que je mène ici est réellement fatigante, par l'excès de son repos et son insipide uniformité. En lisant votre Lettre et le détail de votre charmante journée, j'ai été tenté vingt fois de prétexter une affaire, de voler à vos pieds, et de vous y demander, en ma faveur,

une infidélité à votre chevalier, qui, après tout, ne mérite pas son bonheur. Savez-vous que vous m'avez rendu jaloux de lui ? Que me parlez-vous d'éternelle rupture ? J'abjure ce serment, prononcé dans le délire : nous n'aurions pas été dignes de le faire, si nous eussions dû le garder. Ah! que je puisse un jour me venger dans vos bras, du dépit involontaire que m'a causé le bonheur du chevalier! Je suis indigné, je l'avoue, quand je songe que cet homme, sans raisonner, sans se donner la moindre peine, en suivant tout bêtement l'instinct de son cœur, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. Oh ! je la troublerai.... Promettez-moi que je la troublerai. Vous-même n'êtes-vous pas humiliée ? Vous vous donnez la peine de le tromper, et il est plus heureux que vous. Vous le croyez dans vos chaînes ! c'est bien vous qui êtes dans les siennes. Il dort tranquillement, tandis que vous veillez pour ses plaisirs. Que feroit de plus son esclave ?

Tenez, ma belle amie, tant que vous vous partagerez entre plusieurs, je n'ai pas la moindre jalousie ; je ne vois alors dans vos amans que les successeurs d'Alexandre, incapable de conserver entre eux tous cet empire où je régnois seul. Mais que vous vous donniez entièrement à un d'eux ! qu'il existe un autre homme aussi heureux que moi ! je ne le souffrirai pas ; n'espérez pas que je le souffre. Ou reprenez-moi, ou au moins prenez-en un autre ; et ne trahissez pas, par un caprice exclusif, l'amitié inviolable que nous nous sommes jurée.

C'est bien assez, sans doute, que j'aie à me plaindre de l'amour. Vous voyez que je me prête à vos idées, et que j'avoue mes torts. En effet, si c'est être amoureux que de ne pouvoir vivre sans posséder ce qu'on desire, d'y sacrifier son temps, ses plaisirs, sa vie, je suis bien réellement amoureux. Je n'en suis guère plus avancé. Je n'aurois même rien du tout à vous apprendre à ce

sujet, sans un événement qui me donne beaucoup à réfléchir, et dont je ne sais encore si je dois craindre ou espérer.

Vous connoissez mon chasseur, trésor d'intrigue, et vrai valet de comédie; vous jugez bien que ses instructions portoient d'être amoureux de la femme-de-chambre, et d'enivrer les gens. Le coquin est plus heureux que moi; il a déjà réussi. Il vient de découvrir que madame de Tourvel a chargé un de ses gens de prendre des informations sur ma conduite, et même de me suivre dans mes courses du matin, autant qu'il le pourroit, sans être apperçu. Que prétend cette femme? Ainsi donc la plus modeste de toutes, ose encore risquer des choses qu'à peine nous oserions nous permettre! Je jure bien ... Mais, avant de songer à me venger de cette ruse féminine, occupons-nous des moyens de la tourner à notre avantage. Jusqu'ici ces courses qu'on suspecte n'avoient aucun objet; il faut leur en donner un. Cela mérite toute mon at-

tention, et je vous quitte pour y réfléchir. Adieu, ma belle amie.

Toujours du château de... ce 15 août 17**

LETTRE XVI.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Ah! ma Sophie, voici bien des nouvelles! je ne devrois peut-être pas te les dire: mais il faut bien que j'en parle à quelqu'un; c'est plus fort que moi. Ce chevalier Danceny... Je suis dans un trouble que je ne peux pas écrire: je ne sais par où commencer. Depuis que je t'avois raconté la jolie soirée (1) que j'avois passée chez maman avec lui

(1) La Lettre où il est parlé de cette soirée ne s'est pas retrouvée. Il y a lieu de croire que c'est celle proposée dans le billet de madame de Merteuil, et dont il est aussi question dans la précédente Lettre de Cécile Volanges.

et madame de Merteuil, je ne t'en parlois plus : c'est que je ne voulois plus en parler à personne ; mais j'y pensois pourtant toujours. Depuis il étoit devenu si triste, mais si triste, si triste, que ça me faisoit de la peine ; et quand je lui demandois pourquoi, il me disoit que non : mais je voyois bien que si. Enfin hier il l'étoit encore plus que de coutume Ça n'a pas empêché qu'il n'ait eu la complaisance de chanter avec moi comme à l'ordinaire ; mais toutes les fois qu'il me regardoit, cela me serroit le cœur. Après que nous eûmes fini de chanter, il alla renfermer ma harpe dans son étui ; et, en m'en rapportant la clef, il me pria d'en jouer encore le soir, aussitôt que je serois seule. Je ne me méfiois de rien du tout ; je ne voulois même pas : mais il m'en pria tant, que je lui dis qu'oui. Il avoit bien ses raisons. Effectivement, quand je fus retirée chez moi et que ma femme-de-chambre fut sortie, j'allai pour prendre ma harpe. Je trouvai dans les cordes

une Lettre, pliée seulement, et point cachetée, et qui étoit de lui. Ah! si tu savois tout ce qu'il me mande! Depuis que j'ai lu sa Lettre, j'ai tant de plaisir, que je ne peux plus songer à autre chose. Je l'ai relue quatre fois tout de suite, et puis je l'ai serrée dans mon secrétaire. Je la savois par cœur; et, quand j'ai été couchée, je l'ai tant répétée, que je ne songeois pas à dormir. Dès que je fermois les yeux, je le voyois-là, qui me disoit lui-même tout ce que je venois de lire. Je ne me suis endormie que bien tard; et aussitôt que je me suis réveillée (il étoit encore de bien bonne heure), j'ai été reprendre sa Lettre pour la relire à mon aise. Je l'ai emportée dans mon lit, et puis je l'ai baisée comme si.... C'est peut-être mal fait de baiser une Lettre comme ça, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

A présent, ma chère amie, si je suis bien aise, je suis aussi bien embarrassée; car sûrement il ne faut pas que je

réponde à cette Lettre-là. Je sais bien que ça ne se doit pas, et pourtant il me le demande ; et, si je ne réponds pas, je suis sûre qu'il va encore être triste. C'est pourtant bien malheureux pour lui ! Qu'est-ce que tu me conseilles ? mais tu n'en sais pas plus que moi. J'ai bien envie d'en parler à madame de Merteuil qui m'aime bien. Je voudrois bien le consoler : mais je ne voudrois rien faire qui fût mal. On nous recommande tant d'avoir bon cœur ! et puis on nous défend de suivre ce qu'il inspire, quand c'est pour un homme ! ça n'est pas juste non plus. Est-ce qu'un homme n'est pas notre prochain comme une femme, et plus encore ? car enfin, n'a-t-on pas son père comme sa mère, son frère comme sa sœur ? il reste toujours le mari de plus. Cependant si j'allois faire quelque chose qui ne fût pas bien, peut-être que M. Danceny lui-même n'auroit plus bonne idée de moi ! Oh ! ça, par exemple, j'aime encore mieux qu'il soit triste ; et puis, enfin,

je serai toujours à temps. Parce qu'il a écrit hier, je ne suis pas obligée d'écrire aujourd'hui ; aussi bien je verrai madame de Merteuil ce soir, et, si j'en ai le courage, je lui conterai tout. En ne faisant que ce qu'elle me dira, je n'aurai rien à me reprocher. Et puis peut-être me dira-t-elle que je peux lui répondre un peu, pour qu'il ne soit pas si triste ! Oh ! je suis bien en peine.

Adieu, ma bonne amie. Dis-moi toujours ce que tu penses.

De. . . . ce 19 août 17**

LETTRE XVII.

Le chevalier DANCENY à CÉCILE VOLANGES.

AVANT de me livrer, mademoiselle, dirai-je au plaisir ou au besoin de vous écrire, je commence par vous supplier de m'entendre. Je sens que pour oser

vous déclarer mes sentimens, j'ai besoin d'indulgence ; si je ne voulois que les justifier, elle me seroit inutile. Que vais-je faire après tout, que de vous montrer votre ouvrage ? Et qu'ai-je à vous dire, que mes regards, mon embarras, ma conduite et même mon silence, ne vous aient dit avant moi ? Eh ! pourquoi vous fâcheriez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître ? Émané de vous, sans doute, il est digne de vous être offert ; s'il est brûlant comme mon ame, il est pur comme la vôtre. Seroit-ce un crime d'avoir su apprécier votre charmante figure, vos talens séducteurs, vos graces enchanteresses, et cette touchante candeur qui ajoute un prix inestimable à des qualités déjà si précieuses ? non, sans doute : mais, sans être coupable, on peut être malheureux ; et c'est le sort qui m'attend, si vous refusez d'agréer mon hommage. C'est le premier que mon cœur ait offert. Sans vous je serois encore, non pas heureux, mais tranquille. Je vous

ai vu ; le repos a fui loin de moi, et mon bonheur est incertain. Cependant vous vous étonnez de ma tristesse ; vous m'en demandez la cause : quelquefois même j'ai cru voir qu'elle vous affligeoit. Ah ! dites un mot, et ma félicité sera votre ouvrage. Mais, avant de prononcer, songez qu'un mot peut aussi combler mon malheur. Soyez donc l'arbitre de ma destinée. Par vous je vais être éternellement heureux ou malheureux. En quelles mains plus chères puis-je remettre un intérêt plus grand ?

Je finirai, comme j'ai commencé, par implorer votre indulgence. Je vous ai demandé de m'entendre ; j'oserai plus, je vous prierai de me répondre. Le refuser, serait me laisser croire que vous vous trouvez offensée, et mon cœur m'est garant que mon respect égale mon amour.

P. S. Vous pouvez vous servir, pour me répondre du même moyen

dont je me sers pour vous faire parvenir cette Lettre ; il me paroît également sûr et commode.

De. . . . ce 18 août 17**.

LETTRE XVIII.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Quoi ! Sophie, tu blâmes d'avance ce que je vas faire ! j'avois déjà bien assez d'inquiétudes ; voilà que tu les augmentes encore. Il est clair, dis-tu, que je ne dois pas répondre. Tu en parles bien à ton aise ; et, d'ailleurs, tu ne sais pas au juste ce qui en est ; tu n'es pas là pour voir. Je suis sûre que si tu étois à ma place, tu ferois comme moi. Sûrement, en général, on ne doit pas répondre ; tu as bien vu par ma lettre d'hier, que je ne voulois pas non plus : mais c'est que je ne crois pas que personne se soit jamais trouvé dans le cas où je suis.

Et

Et encore être obligée de me décider toute seule ! Madame de Merteuil, que je comptois voir hier au soir, n'est pas venue. Tout s'arrange contre moi : c'est elle qui est cause si je le connois ! C'est presque toujours avec elle que je l'ai vu, que je lui ai parlé. Ce n'est pas que je lui en veuille du mal ; mais elle me laisse-là au moment de l'embarras. Oh ! je suis bien à plaindre !

Figure-toi qu'il est venu hier comme à l'ordinaire. J'étois si troublée, que je n'osois le regarder. Il ne pouvoit pas me parler, parce que maman étoit-là. Je me doutois bien qu'il seroit fâché, quand il verroit que je ne lui avois pas écrit. Je ne savois quelle contenance faire. Un instant après il me demanda si je voulois qu'il allât chercher ma harpe. Le cœur me battoit si fort, que ce fut tout ce que je pus faire que de répondre qu'oui. Quand il revint, c'étoit bien pis. Je ne le regardai qu'un petit moment. Il ne me regardoit pas, lui; mais il avoit un air, qu'on auroit dit

qu'il étoit malade. Ça me faisoit bien de la peine. Il se mit à accorder ma harpe, et après, en me l'apportant, il me dit : Ah! mademoiselle!... Il ne me dit que ces deux mots-là ; mais c'étoit d'un ton que j'en fus toute bouleversée. Je préludois sur ma harpe sans savoir ce que je faisois. Maman demanda si nous ne chanterions pas. Lui s'excusa, en disant qu'il étoit un peu malade ; et moi, qui n'avois pas d'excuse, il me fallut chanter. J'aurois voulu n'avoir jamais eu de voix. Je choisis exprès un air que je ne savois pas ; car j'étois bien sûre que je ne pourrois en chanter aucun, et on se seroit apperçu de quelque chose. Heureusement il vint une visite ; et, dès que j'entendis entrer un carrosse, je cessai, et le priai de reporter ma harpe. J'avois bien peur qu'il ne s'en allât en même temps ; mais il revint.

Pendant que maman et cette dame qui étoit venue causoient ensemble, je voulus le regarder encore un petit moment. Je rencontrai ses yeux, et il me

fut impossible de détourner les miens. Un moment après je vis ses larmes couler, et il fut obligé de se retourner pour n'être pas vu. Pour le coup, je ne pus y tenir; je sentis que j'allois pleurer aussi. Je sortis, et tout de suite j'écrivis avec un crayon, sur un chiffon de papier: « Ne soyez donc pas si triste, je » vous en prie; je promets de vous ré» pondre ». Sûrement tu ne peux pas dire qu'il y ait du mal à cela; et puis c'étoit plus fort que moi. Je mis mon papier aux cordes de ma harpe, comme sa lettre étoit, et je revins dans le salon: je me sentois plus tranquille. Il me tardoit bien que cette dame s'en fût. Heureusement, elle étoit en visite; elle s'en alla bientôt après. Aussi-tôt qu'elle fut sortie, je dis que je voulois reprendre ma harpe, et je le priai de l'aller chercher. Je vis bien, à son air, qu'il ne se doutoit de rien. Mais au retour, oh! comme il étoit content! En posant ma harpe vis-à-vis de moi, il se plaça de façon que maman ne pouvoit

voir, et il prit ma main qu'il serra. . . . mais d'une façon! . . . ce ne fut qu'un moment : mais je ne saurois te dire le plaisir que ça m'a fait. Je la retirai pourtant ; ainsi je n'ai rien à me reprocher.

A présent, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas me dispenser de lui écrire, puisque je le lui ai promis; et puis, je n'irai pas lui refaire encore du chagrin ; car j'en souffre plus que lui. Si c'étoit pour quelque chose de mal, sûrement je ne le ferois pas. Mais quel mal peut-il y avoir à écrire, surtout quand c'est pour empêcher quelqu'un d'être malheureux? Ce qui m'embarrasse, c'est que je ne saurai pas bien faire ma lettre ; mais il sentira bien que ce n'est pas ma faute ; et puis je suis sûre que rien que de ce qu'elle sera de moi, elle lui fera toujours plaisir.

Adieu, ma chère amie. Si tu trouves que j'aie tort, dis-le moi ; mais je ne crois pas. A mesure que le moment de lui écrire approche, mon cœur bat que

ça ne se conçoit pas. Il le faut pourtant bien, puisque je l'ai promis. Adieu.

De... ce 20 août 17**.

LETTRE XIX.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

VOUS étiez si triste hier, monsieur, et cela me faisoit tant de peine, que je me suis laissée aller à vous promettre de répondre à la lettre que vous m'avez écrite. Je n'en sens pas moins aujourd'hui que je ne le dois pas : pourtant, comme je l'ai promis, je ne veux pas manquer à ma parole, et cela doit bien vous prouver l'amitié que j'ai pour vous. A présent que vous le savez, j'espère que vous ne me demanderez pas de vous écrire davantage. J'espère aussi que vous ne direz à personne que je vous ai écrit ; parce que sûrement on

m'en blâmeroit, et que cela pourroit me causer bien du chagrin. J'espère surtout que vous-même n'en prendrez pas mauvaise idée de moi ; ce qui me feroit plus de peine que tout. Je peux bien vous assurer que je n'aurois pas eu cette complaisance-là pour tout autre que vous. Je voudrois bien que vous eussiez celle de ne plus être triste comme vous étiez ; ce qui m'ôte tout le plaisir que j'ai à vous voir. Vous voyez, monsieur, que je vous parle bien sincèrement. Je ne demande pas mieux que notre amitié dure toujours ; mais, je vous en prie, ne m'écrivez plus.

J'ai l'honneur d'être,

CÉCILE VOLANGES.

De.... ce 20 août 17**.

LETTRE XX.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

Ah! fripon, vous me cajolez, de peur que je ne me moque de vous. Allons, je vous fais grace: vous m'écrivez tant de folies, qu'il faut bien que je vous pardonne la sagesse où vous retient votre présidente. Je ne crois pas que mon chevalier eût autant d'indulgence que moi; il seroit homme à ne pas approuver notre renouvellement de bail, et à ne rien trouver de plaisant dans votre folle idée. J'en ai pourtant bien ri, et j'étois vraiment fâchée d'être obligée d'en rire toute seule. Si vous eussiez été là, je ne sais où m'auroit mené cette gaieté; mais j'ai eu le temps de la réflexion, et je me suis armée de sévérité. Ce n'est pas que je refuse pour toujours, mais je diffère, et j'ai raison. J'y mettrois peut-être de la vanité; et,

une fois piquée au jeu, on ne sait plus où l'on s'arrête. Je serois femme à vous enchaîner de nouveau, à vous faire oublier votre présidente; et si j'allois, moi indigne, vous dégoûter de la vertu, voyez quel scandale! Pour éviter ce danger, voici mes conditions.

Aussitôt que vous aurez eu votre belle dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous. Mais vous n'ignorez pas que dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit. Par cet arrangement, d'une part, je deviendrai une récompense au lieu d'être une consolation, et cette idée me plaît davantage: de l'autre votre succès en sera plus piquant, en devenant lui-même un moyen d'infidélité. Venez donc, venez au plutôt m'apporter le gage de votre triomphe: semblable à nos preux chevaliers qui venoient déposer aux pieds de leurs dames les fruits brillans de leur victoire. Sérieusement, je suis curieuse de savoir ce que peut écrire une prude

après un tel moment, et quel voile elle met sur ses discours, après n'en avoir plus laissé sur sa personne. C'est à vous de voir si je me mets à un prix trop haut; mais je vous préviens qu'il n'y a rien à rabattre. Jusques-là, mon cher vicomte, vous trouverez bon que je reste fidelle à mon chevalier, et que je m'amuse à le rendre heureux, malgré le petit chagrin que cela vous cause.

Cependant si j'avois moins de mœurs, je crois qu'il auroit dans ce moment un rival dangereux; c'est la petite Volanges. Je raffolle de cet enfant; c'est une vraie passion. Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode. Je vois son petit cœur se développer, et c'est un spectacle ravissant. Elle aime déjà son Danceny avec fureur; mais elle n'en sait encore rien. Lui-même, quoique très-amoureux, a encore la timidité de son âge, et n'ose pas trop le lui apprendre. Tous deux sont en adoration vis-à-vis de moi. La petite sur-tout a grande envie

de me dire son secret ; particulièrement depuis quelques jours je l'en vois vraiment oppressée, et je lui aurois rendu un grand service de l'aider un peu : mais je n'oublie pas que c'est un enfant, et je ne veux pas me compromettre. Danceny m'en parle un peu plus clairement ; mais, pour lui, mon parti est pris, je ne veux pas l'entendre. Quant à la petite, je suis souvent tentée d'en faire mon élève ; c'est un service que j'ai envie de rendre à Gercourt. Il me laisse du temps, puisque le voilà en Corse jusqu'au mois d'octobre. J'ai dans l'idée que j'emploierai ce temps-là, et que nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de son innocente pensionnaire. Quelle est donc en effet l'insolente sécurité de cet homme, qui ose dormir tranquille, tandis qu'une femme, qui a à se plaindre de lui, ne s'est pas encore vengée ? Tenez, si la petite étoit ici dans ce moment, je ne sais ce que je ne lui dirois pas.

Adieu, vicomte ; bon soir et bon

succès ; mais, pour dieu, avancez donc. Songez que si vous n'avez pas cette femme, les autres rougiront de vous avoir eu.

De.... ce 20 août 17**.

LETTRE XXI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

ENFIN, ma belle amie, j'ai fait un pas en avant, mais un grand pas, et qui, s'il ne m'a pas conduit jusqu'au but, m'a fait connoître au moins que je suis dans la route, et a dissipé la crainte où j'étois de m'être égaré. J'ai enfin déclaré mon amour ; et quoiqu'on ait gardé le silence le plus obstiné, j'ai obtenu la réponse peut-être la moins équivoque et la plus flatteuse : mais n'anticipons pas sur les événemens, et reprenons plus haut.

Vous vous souvenez qu'on faisoit

épier mes démarches. Eh bien! j'ai voulu que ce moyen scandaleux tournât à l'édification publique, et voici ce que j'ai fait. J'ai chargé mon confident de me trouver, dans les environs, quelque malheureux qui eût besoin de secours. Cette commission n'étoit pas difficile à remplir. Hier après-midi, il me rendit compte qu'on devoit saisir aujourd'hui dans la matinée, les meubles d'une famille entière qui ne pouvoit payer la taille. Je m'assurai qu'il n'y eut dans cette maison aucune fille ou femme dont l'âge ou la figure pussent rendre mon action suspecte; et, quand je fus bien informé, je déclarai à souper mon projet d'aller à la chasse le lendemain. Ici je dois rendre justice à ma présidente: sans doute elle eut quelques remords des ordres qu'elle avoit donnés; et n'ayant pas la force de vaincre sa curiosité, elle eut au moins celle de contrarier mon desir. Il devoit faire une chaleur excessive; je risquois de me rendre malade; je ne tuerois rien

et me fatiguerois en vain; et pendant ce dialogue, ses yeux, qui parloient peut-être mieux qu'elle ne vouloit, me faisoient assez connoître qu'elle desiroit que je prisse pour bonnes ses mauvaises raisons. Je n'avois garde de m'y rendre, comme vous pouvez croire, et je résistai de même à une petite diatribe contre la chasse et les chasseurs, et à un petit nuage d'humeur qui obscurcit, toute la soirée, cette figure céleste. Je craignis un moment que ses ordres ne fussent révoqués, et que sa délicatesse ne me nuisît. Je ne calculois pas la curiosité d'une femme, aussi me trompois-je. Mon chasseur me rassura dès le soir même, et je me couchai satisfait.

Au point du jour je me lève et je pars. A peine à cinquante pas du château, j'apperçois mon espion qui me suit. J'entre en chasse, et marche à travers champs vers le village où je voulois me rendre; sans autre plaisir, dans ma route, que de faire courir le drôle qui me suivoit, et qui n'osant pas quit-

ter les chemins, parcouroit souvent, à toute course, un espace triple du mien. A force de l'exercer, j'ai eu moi-même une extrême chaleur, et je me suis assis au pied d'un arbre. N'a-t-il pas eu l'insolence de couler derrière un buisson qui n'étoit pas à vingt pas de moi, et de s'y asseoir aussi? J'ai été tenté un moment de lui envoyer mon coup de fusil, qui, quoique de petit plomb seulement, lui auroit donné une leçon suffisante sur les dangers de la curiosité: heureusement pour lui, je me suis ressouvenu qu'il étoit utile et même nécessaire à mes projets: cette réflexion l'a sauvé.

Cependant j'arrive au village; je vois de la rumeur; je m'avance: j'interroge; on me raconte le fait. Je fais venir le collecteur; et, cédant à ma généreuse compassion, je paie noblement cinquante-six livres, pour lesquelles on réduisoit cinq personnes à la paille et au désespoir. Après cette action si simple, vous n'imaginez pas quel chœur

de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistans! Quelles larmes de reconnoissance couloient des yeux du vieux chef de cette famille, et embellissoient cette figure de patriarche, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du désespoir rendoit vraiment hideuse! J'examinois ce spectacle, lorsqu'un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme et deux enfans, et s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : « Tombons tous » aux pieds de cette image de dieu » ; et dans le même instant, j'ai été entouré de cette famille, prosternée à mes genoux. J'avouerai ma foiblesse : mes yeux se sont mouillés de larmes, et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien, et je serois tenté de croire que ce que nous appellons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire. Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé juste de payer à ces

pauvres gens le plaisir qu'ils venoient de me faire. J'avois pris dix louis sur moi ; je les leur ai donnés. Ici ont recommencé les remercîmens, mais ils n'avoient plus ce même degré de pathétique ; le nécessaire avoit produit le grand, le véritable effet ; le reste n'étoit qu'une simple expression de reconnoissance et d'étonnement pour des dons superflus.

Cependant, au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblois pas mal au héros d'un drame, dans la scène du dénouement. Vous remarquerez que dans cette foule étoit sur-tout le fidèle espion. Mon but étoit rempli ; je me dégageai d'eux tous, et regagnai le château. Tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien sans doute que je me donne tant de soins ; ils seront un jour mes titres auprès d'elle ; et l'ayant, en quelque sorte, ainsi payée d'avance, j'aurai le droit d'en disposer à ma fantaisie, sans avoir de reproche à me faire.

J'oubliois de vous dire que pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier dieu pour le succès de mes projets. Vous allez voir si déjà leurs prières n'ont pas été en parties exaucées.... Mais on m'avertit que le souper est servi, et il seroit trop tard pour que cette lettre partît si je ne la fermois qu'en me retirant. Ainsi *le reste à l'ordinaire prochain*. J'en suis fâché, car le reste est le meilleur. Adieu, ma belle amie. Vous me volez un moment du plaisir de la voir.

De ... ce 20 août 17**.

LETTRE XXII.

La présidente DE TOURVEL à madame DE VOLANGES.

Vous serez sans doute bien aise, madame, de connoître un trait de M. de Valmont, qui contraste beaucoup, ce me semble, avec tous ceux sous lesquels on vous l'a représenté. Il est si pé-

nible de penser désavantageusement de qui que se soit, si fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auroient toutes les qualités nécessaires pour faire aimer la vertu! Enfin vous aimez tant à user d'indulgence, que c'est vous obliger que de vous donner des motifs de revenir sur un jugement trop rigoureux. M. de Valmont me paroît fondé à espérer cette faveur, je dirois presque cette justice ; et voici sur quoi je le pense.

Il a fait ce matin une de ces courses qui pouvoient faire supposer quelque projet de sa part dans les environs, comme l'idée vous en étoit venue ; idée que je m'accuse d'avoir saisie peut-être avec trop de vivacité. Heureusement pour lui, et sur-tout heureusement pour nous, puisque cela nous sauve d'être injustes, un de mes gens devoit aller du même côté que lui (1), et c'est

(1) Madame de Tourvel n'ose donc pas dire que c'étoit par son ordre.

par-là que ma curiosité répréhensible, mais heureuse, a été satisfaite. Il nous a rapporté que M. de Valmont, ayant trouvé au village de... une malheureuse famille dont on vendoit les meubles, faute d'avoir pu payer les impositions, non-seulement s'étoit empressé d'acquitter la dette de ces pauvres gens, mais même leur avoit donné une somme d'argent assez considérable. Mon domestique a été témoin de cette vertueuse action ; et il m'a rapporté de plus que les paysans, causant entre eux et avec lui, avoient dit qu'un domestique qu'ils ont désigné, et que le mien croit être celui de M. de Valmont, avoit pris hier des informations sur ceux des habitans du village qui pouvoient avoir besoin de secours. Si cela est ainsi, ce n'est même plus seulement une compassion passagère, et que l'occasion détermine : c'est le projet formé de faire du bien ; c'est la sollicitude de la bienfaisance; c'est la plus belle vertu des plus belles ames : mais soit hasard ou pro-

jet, c'est toujours une action honnête et louable, et dont le récit m'a attendrie jusqu'aux larmes ; j'ajouterai de plus, et toujours par justice, que quand je lui ai parlé de cette action, de laquelle il ne disoit mot, il a commencé par s'en défendre, et a eu l'air d'y mettre si peu de valeur lorsqu'il en est convenu, que sa modestie en doubloit le mérite.

A présent, dites-moi, ma respectable amie, si M. de Valmont est en effet un libertin sans retour ? S'il n'est que cela et se conduit ainsi, que restera-t-il aux gens honnêtes ? Quoi ! les méchans partageroient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance ? Dieu permettroit-il qu'une famille vertueuse reçût, de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendroit grace à sa divine providence ? et pourroit-il se plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions sur un réprouvé ? non. J'aime mieux croire que ces erreurs, pour être longues ne sont pas éternelles ; et je ne puis penser que ce-

lui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu. M. de Valmont n'est peut-être qu'un exemple de plus du danger des liaisons. Je m'arrête à cette idée qui me plaît. Si, d'une part, elle peut servir à le justifier dans votre esprit, de l'autre, elle me rend de plus en plus précieuse l'amitié tendre qui m'unit à vous pour la vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Madame de Rosemonde et moi nous allons, dans l'instant, voir aussi l'honnête et malheureuse famille, et joindre nos secours tardifs à ceux de M. de Valmont. Nous le mènerons avec nous. Nous donnerons au moins à ces bonnes gens le plaisir de revoir leur bienfaiteur ; c'est, je crois, tout ce qu'il nous a laissé à faire.

De.... ce 20 août 17**.

LETTRE XXIII.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Nous en sommes restés à mon retour au château : je reprends mon récit.

Je n'eus que le temps de faire une courte toilette : et je me rendis au salon, où ma belle faisoit de la tapisserie, tandis que le curé du lieu lisoit la gazette à ma vieille tante. J'allai m'asseoir auprès du métier. Des regards plus doux encore que de coutume, et presque caressans, me firent bientôt deviner que le domestique avoit déjà rendu compte de sa mission. En effet, mon aimable curieuse ne put garder plus long-temps le secret qu'elle m'avoit dérobé ; et, sans craindre d'interrompre un vénérable pasteur dont le débit ressembloit pourtant à celui d'un prône : « J'ai » bien aussi ma nouvelle à débiter », dit-

elle ; et tout de suite elle raconta mon aventure, avec une exactitude qui faisoit honneur à l'intelligence de son historien. Vous jugez comme je déployai toute ma modestie : mais qui pourroit arrêter une femme qui fait, sans s'en douter, l'éloge de ce qu'elle aime ? Je pris donc le parti de la laisser aller. On eût dit qu'elle prêchoit le panégyrique d'un saint. Pendant ce temps, j'observois, non sans espoir, tout ce que promettoient à l'amour son regard animé, son geste devenu plus libre, et sur-tout ce son de voix qui, par son altération déjà sensible, trahissoit l'émotion de son ame. A peine elle finissoit de parler : « Venez, mon neveu, me dit ma-» dame de Rosemonde ; venez que je » vous embrasse ». Je sentis aussi-tôt que la jolie prêcheuse ne pourroit se défendre d'être embrassée à son tour. Cependant elle voulut fuir ; mais elle fut bientôt dans mes bras ; et, loin d'avoir la force de résister, à peine lui restoit-il celle de se soutenir. Plus

j'observe cette femme, et plus elle me paroît desirable. Elle s'empressa de retourner à son métier, et eut l'air, pour tout le monde, de recommencer sa tapisserie; mais moi, je m'apperçus bien que sa main tremblante ne lui permettoit pas de continuer son ouvrage.

Après le dîner, les dames voulurent aller voir les infortunés que j'avois si pieusement secourus; je les accompagnai. Je vous sauve l'ennui de cette seconde scène de reconnoissance et d'éloges. Mon cœur, pressé d'un souvenir délicieux, hâte le moment du retour au château. Pendant la route, ma belle présidente, plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ne disoit pas un mot. Tout occupé de trouver les moyens de profiter de l'effet qu'avoit produit l'événement du jour, je gardois le même silence. Madame de Rosemonde seule parloit, et n'obtenoit de nous que des réponses courtes et rares. Nous dûmes l'ennuyer, j'en avois le projet, et il réussit. Aussi, en descendant de voiture, elle passa

dans son appartement, et nous laissa tête-à-tête ma belle et moi, dans un sa- len mal éclairé; obscurité douce, qui enhardit l'amour timide.

Je n'eus pas la peine de diriger la conversation où je voulois la conduire. La ferveur de l'aimable prêcheuse me servit mieux que n'auroit pu faire mon adresse. « Quand on est si digne de faire » le bien, me dit-elle, en arrêtant sur » moi son doux regard, comment pas- » se-t-on sa vie à mal faire? Je ne mé- » rite, lui répondis-je, ni cet éloge, ni » cette censure; et je ne conçois pas » qu'avec autant d'esprit que vous en » avez, vous ne m'ayiez pas encore de- » viné. Dût ma confiance me nuire au- » près de vous, vous en êtes trop digne, » pour qu'il me soit possible de vous la » refuser. Vous trouverez la clef de ma » conduite dans un caractère malheu- » reusement trop facile. Entouré de gens » sans mœurs, j'ai imité leurs vices; » j'ai peut-être mis de l'amour-propre à » les surpasser. Séduit de même ici par

» l'exemple des vertus, sans espérer de
» vous atteindre, j'ai au moins essayé
» de vous suivre. Eh! peut-être l'action
» dont vous me louez aujourd'hui per-
» droit-elle tout son prix à vos yeux,
» si vous en connoissiez le véritable,
» motif! (vous voyez, ma belle amie,
» combien j'étois près de la vérité). Ce
» n'est pas à moi, continuai-je, que ces
» malheureux ont dû mes secours. Où
» vous croyez voir une action louable,
» je ne cherchois qu'un moyen de plai-
» re. Je n'étois, puisqu'il faut le dire,
» que le foible agent de la divinité que
» j'adore (ici elle voulut m'interrompre;
» mais je ne lui en donnai pas le temps).
» Dans ce moment même, ajoutai-je,
» mon secret ne m'échappe que par foi-
» blesse. Je m'étois promis de vous le
» taire; je me faisois un bonheur de
» rendre à vos vertus comme à vos
» appas un hommage pur que vous
» ignoreriez toujours: mais, incapable
» de tromper, quand j'ai sous les yeux
» l'exemple de la candeur, je n'aurai

» point à me reprocher avec vous une » dissimulation coupable. Ne croyez » pas que je vous outrage par une cri» minelle espérance. Je serai malheu» reux, je le sais ; mais mes souffrances » me seront chères ; elles me prouve» ront l'excès de mon amour ; c'est à » vos pieds, c'est dans votre sein que je » déposerai mes peines. J'y puiserai » des forces pour souffrir de nouveau ; » j'y trouverai la bonté compatissante, » et je me croirai consolé, parce que » vous m'aurez plaint. O vous que j'a» dore ! écoutez-moi, plaignez-moi, » secourez-moi ». Cependant j'étois à ses genoux, et je serrois ses mains dans les miennes : mais elle, les dégageant tout-à-coup, et les croisant sur ses yeux avec l'expression du désespoir : « Ah ! » malheureuse, s'écria-t-elle » ! puis elle fondit en larmes. Par bonheur je m'etois livré à tel point, que je pleurois aussi, et, reprenant ses mains, je les baignai de pleurs. Cette précaution étoit bien nécessaire ; car elle étoit si occu-

vez voir par la date de cette lettre. Je me suis levé, et j'ai relu mon épître. Je me suis apperçu que je ne m'y étois pas assez observé ; que j'y montrois plus d'ardeur que d'amour, et plus d'humeur que de tristesse. Il faudra la refaire ; mais il faudroit être plus calme.

J'apperçois le point du jour, et j'espère que la fraîcheur qui l'accompagne m'amenera le sommeil. Je vais me remettre au lit ; et, quel que soit l'empire de cette femme, je vous promets de ne pas m'occuper tellement d'elle, qu'il ne me reste le temps de songer beaucoup à vous. Adieu, ma belle amie.

De ... ce 21 août 17**, quatre heures du matin.

LETTRE XXIV.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

Ah ! par pitié, madame, daignez calmer le trouble de mon ame ; daignez m'apprendre ce que je dois espérer ou craindre. Placé entre l'excès du bonheur et celui de l'infortune, l'incertitude est un tourment cruel. Pourquoi vous ai-je parlé ? que n'ai-je su résister au charme impérieux qui vous livroit mes pensées ? Content de vous adorer en silence, je jouissois au moins de mon amour ; et ce sentiment pur, que ne troubloit point alors l'image de votre douleur, suffisoit à ma félicité ; mais cette source de bonheur en est devenue une de désespoir, depuis que j'ai vu couler vos larmes, depuis que j'ai entendu ce cruel *ah, malheureuse !* Madame, ces deux mots retentiront long-

trainte d'avouer sa défaite. Laissons le braconnier obscur tuer à l'affut le cerf qu'il a surpris ; le vrai chasseur doit le forcer. Ce projet est sublime, n'est-ce pas? mais peut-être serois-je à présent au regret de ne l'avoir pas suivi, si le hasard ne fût venu au secours de ma prudence.

Nous entendîmes du bruit. On venoit au salon. Madame de Tourvel effrayée, se leva précipitamment, se saisit d'un des flambeaux, et sortit. Il fallut bien la laisser faire. Ce n'étoit qu'un domestique. Aussi-tôt que j'en fus assuré, je la suivis. A peine eusje fait quelques pas, que, soit qu'elle me reconnût, soit un sentiment vague d'effroi, je l'entendis précipiter sa marche, et se jetter plutôt qu'entrer dans son appartement, dont elle ferma la porte sur elle. J'y allai; mais la clef étoit en dedans. Je me gardai bien de frapper; c'eût été lui fournir l'occasion d'une résistance trop facile. J'eus l'heureuse et simple idée de

temps dans mon cœur. Par quelle fatalité, le plus doux des sentimens ne peut-il vous inspirer que l'effroi? quelle est donc cette crainte? Ah! ce n'est pas celle de le partager: votre cœur que j'ai mal connu, n'est pas fait pour l'amour; le mien, que vous calomniez sans cesse, est le seul qui soit sensible; le vôtre est même sans pitié. S'il n'en étoit pas ainsi, vous n'auriez pas refusé un mot de consolation au malheureux qui vous racontoit ses souffrances; vous ne vous seriez pas soustraite à ses regards, quand il n'a d'autre plaisir que celui de vous voir; vous ne vous seriez pas fait un jeu cruel de son inquiétude, en lui faisant annoncer que vous étiez malade, sans lui permettre d'aller s'informer de votre état; vous auriez senti que cette même nuit, qui n'étoit pour vous que douze heures de repos, alloit être pour lui un siècle de douleurs.

Par où, dites-moi, ai-je mérité cette rigueur désolante? Je ne crains pas de

vous prendre pour juge : qu'ai-je donc fait, que céder à un sentiment involontaire, inspiré par la beauté et justifié par la vertu ; toujours contenu par le respect, et dont l'innocent aveu fut l'effet de la confiance et non de l'espoir? La trahirez-vous cette confiance que vous-même avez semblé me permettre, et à laquelle je me suis livré sans réserve ? Non, je ne puis le croire, ce seroit vous supposer un tort, et mon cœur se révolte à la seule idée de vous en trouver un : je désavoue mes reproches ; j'ai pu les écrire, mais non pas les penser. Ah ! laissez-moi vous croire parfaite, c'est le seul plaisir qui me reste. Prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant vos soins généreux. Quel malheureux avez-vous secouru, qui en eût autant de besoin que moi ? ne m'abandonnez pas dans le délire où vous m'avez plongé, prêtez-moi votre raison, puisque vous avez ravi la mienne ; après m'avoir corrigé, éclairez-moi pour finir votre ouvrage.

Je ne veux pas vous tromper, vous ne parviendrez point à vaincre mon amour; mais vous m'apprendrez à le régler : en guidant mes démarches, en dictant mes discours vous me sauverez au moins du malheur affreux de vous déplaire. Dissipez sur-tout cette crainte désespérante ; dites-moi que vous me pardonnez, que vous me plaignez ; assurez-moi de votre indulgence. Vous n'aurez jamais toute celle que je vous desirerois ; mais je réclame celle dont j'ai besoin : me la refuserez-vous ?

Adieu, madame ; recevez avec bonté l'hommage de mes sentimens ; il ne nuit point à celui de mon respect.

De . . . ce 20 août 17**.

LETTRE XXV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

VOICI le bulletin d'hier.

A onze heures j'entrai chez madame de Rosemonde ; et, sous ses auspices je fus introduit chez la feinte malade, qui étoit encore couchée. Elle avoit les yeux très-battus ; j'espère qu'elle avoit aussi mal dormi que moi. Je saisis un moment où madame de Rosemonde s'étoit éloignée, pour remettre ma lettre : on refusa de la prendre ; mais je la laissai sur le lit, et allai bien honnêtement approcher le fauteuil de ma vieille tante, qui vouloit être auprès *de son cher enfant* : il fallut bien serrer la lettre pour éviter le scandale. La malade dit mal-adroitement qu'elle croyoit avoir un peu de fièvre. Madame de Rosemonde m'engagea à lui tâter le pouls,

pouls, en vantant beaucoup mes connoissances en médecine. Ma belle eut donc le double chagrin d'être obligée de me livrer son bras, et de sentir que son petit mensonge alloit être découvert. En effet, je pris sa main que je serrai dans une des miennes, pendant que de l'autre je parcourois son bras frais et potelé ; la malicieuse personne ne répondit à rien, ce qui me fit dire en me retirant : « Il n'y a pas même la plus » légère émotion ». Je me doutai que ses regards devoient être sévères, et, pour la punir, je ne les cherchai pas ; un moment après, elle dit qu'elle vouloit se lever, et nous la laissâmes seule. Elle parut au dîner, qui fut triste ; elle annonça qu'elle n'iroit pas se promener, ce qui étoit me dire que je n'aurois pas occasion de lui parler. Je sentis bien qu'il falloit placer là un soupir et un regard douloureux ; sans doute elle s'y attendoit, car ce fut le seul moment de la journée où je parvins à rencontrer ses yeux. Toute sage qu'elle est, elle a ses

petites ruses comme une autre. Je trouvai le moment de lui demander *si elle avoit eu la bonté de m'instruire d· mon sort*, et je fus un peu étonné de l'entendre me répondre : *Oui, Monsieur, je vous ai écrit.* J'étois fort empressé d'avoir cette lettre ; mais soit ruse encore, ou mal-adresse, ou timidité, elle ne me la remit que le soir, au moment de se retirer chez elle. Je vous l'envoie ainsi que le brouillon de la mienne ; lisez et jugez : voyez avec quelle insigne fausseté elle affirme qu'elle n'a point d'amour, quand je suis sûr du contraire ; et puis elle se plaindra si je la trompe après, quand elle ne craint pas de me tromper avant! Ma belle amie, l'homme le plus adroit ne peut encore que se tenir au niveau de la femme la plus vraie. Il faudra pourtant feindre de croire à tout ce radotage, et se fatiguer de désespoir, parce qu'il plaît à madame de jouer la rigueur ! Le moyen de ne se pas venger de ces noirceurs là ! .... Ah ! patience..... Mais,

adieu. J'ai encore beaucoup à écrire.

A propos, vous me renverrez la lettre de l'inhumaine; il se pourroit faire que par la suite elle voulût qu'on mît du prix à ces misères-là, et il faut être en règle.

Je ne vous parle pas de la petite Volanges; nous en causerons au premier jour.

Du château, ce 22 août 17**.

LETTRE XXVI.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

SUREMENT, Monsieur, vous n'auriez eu aucune lettre de moi, si ma sotte conduite d'hier au soir ne me forçoit d'entrer aujourd'hui en explication avec vous. Oui, j'ai pleuré, je l'avoue : peut-être aussi les deux mots que vous me citez avec tant de soin, me sont-ils échappés; larmes et pa-

roles, vous avez tout remarqué ; il faut donc vous expliquer tout.

Accoutumée à n'inspirer que des sentimens honnêtes, à n'entendre que des discours que je puis écouter sans rougir, à jouir par conséquent d'une sécurité que j'ose dire que je mérite, je ne sais ni dissimuler ni combattre les impressions que j'éprouve. L'étonnement et l'embarras où m'a jetté votre procédé ; je ne sais quelle crainte, inspirée par une situation qui n'eût jamais dû être faite pour moi ; peut-être l'idée révoltante de me voir confondue avec les femmes que vous méprisez, et traitée aussi légèrement qu'elles ; toutes ces causes réunies ont provoqué mes larmes, et ont pu me faire dire, avec raison, je crois, que j'étois malheureuse. Cette expression, que vous trouvez si forte, seroit sûrement beaucoup trop foible encore, si mes pleurs et mes discours avoient eu un autre motif ; si au lieu de désapprouver des sentimens qui doivent m'offenser, j'avois pu craindre de les partager.

Non, Monsieur, je n'ai pas cette crainte ; si je l'avois, je fuirois à cent lieues de vous ; j'irois pleurer dans un désert le malheur de vous avoir connu. Peut-être même, malgré la certitude où je suis de ne point vous aimer, de ne vous aimer jamais, peut-être aurois-je mieux fait de suivre les conseils de mes amis ; de ne pas vous laisser approcher de moi.

J'ai cru, et c'est-là mon seul tort, j'ai cru que vous respecteriez une femme honnête, qui ne demandoit pas mieux que de vous trouver tel et de vous rendre justice ; qui déjà vous défendoit, tandis que vous l'outragiez par vos vœux criminels. Vous ne me connoissez pas ; non, Monsieur, vous ne me connoissez pas. Sans cela, vous n'auriez pas cru vous faire un droit de vos torts : parce que vous m'avez tenu des discours que je ne devois pas entendre, vous ne vous seriez pas cru autorisé à m'écrire une lettre que je ne devois pas lire : et vous me demandez de *guider vos démar-*

ches, de dicter vos discours! Eh bien, Monsieur, le silence et l'oubli, voilà les conseils qu'il me convient de vous donner, comme à vous de les suivre; alors, vous aurez, en effet, des droits à mon indulgence: il ne tiendroit qu'à vous d'en obtenir même à ma reconnoissance... Mais, non, je ne ferai point une demande à celui qui ne m'a point respectée; je ne donnerai point une marque de confiance à celui qui a abusé de ma sécurité. Vous me forcez à vous craindre, peut-être à vous haïr: je ne le voulois pas; je ne voulois voir en vous que le neveu de ma plus respectable amie; j'opposois la voix de l'amitié à la voix publique qui vous accusoit. Vous avez tout détruit; et, je le prévois, vous ne voudrez rien réparer.

Je m'en tiens, Monsieur, à vous déclarer que vos sentimens m'offensent, que leur aveu m'outrage, et sur-tout que, loin d'en venir un jour à les partager, vous me forceriez à ne vous revoir jamais, si vous ne vous imposiez

sur cet objet un silence qu'il me semble avoir droit d'attendre, et même d'exiger de vous. Je joins à cette lettre celle que vous m'avez écrite, et j'espère que vous voudrez bien de même me remettre celle-ci; je serois vraiment peinée qu'il restât aucune trace d'un événement qui n'eût jamais dû exister.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De . . . ce 21 août 17**.

LETTRE XXVII.

CÉCILE VOLANGES à la marquise DE MERTEUIL.

MON dieu, que vous êtes bonne, Madame! comme vous avez bien senti qu'il me seroit plus facile de vous écrire que de vous parler! Aussi, c'est que ce que j'ai à vous dire, est bien difficile; mais vous êtes mon amie, n'est-il pas vrai? Oh! oui, ma bien bonne amie! Je vais tâcher de n'avoir pas

peur ; et puis, j'ai tant besoin de vous, de vos conseils ! J'ai bien du chagrin, il me semble que tout le monde devine ce que je pense ; et sur-tout quand il est là, je rougis dès qu'on me regarde. Hier, quand vous m'avez vu pleurer, c'est que je voulois vous parler, et puis, je ne sais quoi m'en empêchoit ; et quand vous m'avez demandé ce que j'avois, mes larmes sont venues malgré moi. Je n'aurois pas pu dire une parole. Sans vous, maman alloit s'en appercevoir, et qu'est-ce que je serois devenue ? Voilà pourtant comme je passe ma vie, sur-tout depuis quatre jours.

C'est ce jour-là, Madame, oui, je vais vous le dire, c'est ce jour-là que M. le chevalier Danceny m'a écrit : oh ! je vous assure que quand j'ai trouvé sa lettre, je ne savois pas du tout ce que c'étoit : mais, pour ne pas mentir, je ne peux pas dire que je n'aie eu bien du plaisir en la lisant ; voyez-vous, j'aimerois mieux avoir du

chagrin toute ma vie, que s'il ne me l'eût pas écrit. Mais je savois bien que je ne devois pas le lui dire, et je peux bien vous assurer même que je lui ai dit que j'en étois fâchée : mais il dit que c'étoit plus fort que lui, et je le crois bien ; car j'avois résolu de ne lui pas répondre, et pourtant je n'ai pas pu m'en empêcher. Oh ! je ne lui ai écrit qu'une fois, et même c'étoit, en partie, pour lui dire de ne plus m'écrire : mais malgré cela il m'écrit toujours ; et comme je ne lui réponds pas, je vois bien qu'il est triste, et ça m'afflige encore davantage : si bien que je ne sais plus que faire, ni que devenir, et que je suis bien à plaindre.

Dites-moi, je vous en prie, Madame, est-ce que ce seroit bien mal de lui répondre de temps en temps ? seulement jusqu'à ce qu'il ait pu prendre sur lui de ne plus m'écrire lui-même, et de rester comme nous étions avant : car, pour moi, si cela continue, je ne sais pas ce que je deviendrai. Tenez, en lisant

M. M***, et elle n'en parloit pas comme d'une chose qui seroit si mal ; et pourtant je suis sûre qu'elle se fâcheroit contre moi, si elle se doutoit seulement de mon amitié pour M. Danceny. Elle me traite toujours comme un enfant, maman ; et elle ne me dit rien du tout. Je croyois, quand elle m'a fait sortir du couvent, que c'étoit pour me marier ; mais à présent, il me semble que non : ce n'est pas que je m'en soucie, je vous assure ; mais vous, qui êtes si amie avec elle, vous savez peut-être ce qui en est, et si vous le savez, j'espère que vous me le direz.

Voilà une bien longue lettre, Madame ; mais puisque vous m'avez permis de vous écrire, j'en ai profité pour vous dire tout, et je compte sur votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, ce 23 août 17**.

LETTRE XXVIII.

Le chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

Eh! quoi, Mademoiselle, vous refusez toujours de me répondre! rien ne peut vous fléchir; et chaque jour emporte avec lui l'espoir qu'il avoit amené! Quelle est donc cette amitié que vous consentez qui subsiste entre nous, si elle n'est pas même assez puissante pour vous rendre sensible à ma peine; si elle vous laisse froide et tranquille, tandis que j'éprouve les tourmens d'un feu que je ne puis éteindre; si loin de vous inspirer de la confiance, elle ne suffit pas même à faire naître votre pitié? Quoi! votre ami souffre et vous ne faites rien pour le secourir! Il ne vous demande qu'un mot, et vous le lui refusez! et vous voulez qu'il se contente d'un sentiment si foible, dont vous craignez encore de lui réitérer les assurances!

Vous ne voudriez pas être ingrate, disiez-vous hier : ah ! croyez-moi, Mademoiselle, vouloir payer de l'amour avec de l'amitié, ce n'est pas craindre l'ingratitude, c'est redouter seulement d'en avoir l'air. Cependant je n'ose plus vous entretenir d'un sentiment qui ne peut que vous être à charge, s'il ne vous intéresse pas ; il faut au moins le renfermer en moi-même, en attendant que j'apprenne à le vaincre. Je sens combien ce travail sera pénible ; je ne me dissimule pas que j'aurai besoin de toutes mes forces ; je tenterai tous les moyens : il en est un qui coûtera le plus à mon cœur, ce sera celui de me répéter souvent que le vôtre est insensible. J'essaierai même de vous voir moins, et déjà je m'occupe d'en trouver un prétexte plausible.

Quoi ! je perdrois la douce habitude de vous voir chaque jour ! Ah ! du moins je ne cesserai jamais de la regretter. Un malheur éternel sera le prix de l'amour le plus tendre ; et vous l'au-

rez voulu, et ce sera votre ouvrage! Jamais, je le sens, je ne retrouverai le bonheur que je perds aujourd'hui; vous seule étiez faite pour mon cœur; avec quel plaisir je ferois le serment de ne vivre que pour vous! Mais vous ne voulez pas le recevoir; votre silence m'apprend assez que votre cœur ne vous dit rien pour moi; il est à-la-fois la preuve la plus sûre de votre indifférence, et la manière la plus cruelle de me l'annoncer. Adieu, Mademoiselle.

Je n'ose plus me flatter d'une réponse; l'amour l'eût écrite avec empressement, l'amitié avec plaisir, la pitié même avec complaisance: mais la pitié, l'amitié et l'amour, sont également étrangers à votre cœur.

Paris, ce 23 août 17**.

LETTRE XXIX.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je te le disois bien, Sophie, qu'il y avoit des cas où on pouvoit écrire; et je t'assure que je me reproche bien d'avoir suivi ton avis, qui nous a tant fait de peine, au chevalier Danceny et à moi. La preuve que j'avois raison, c'est que madame de Merteuil, qui est une femme qui sûrement le sait bien, a fini par penser comme moi. Je lui ai tout avoué. Elle m'a bien dit d'abord comme toi: mais quand je lui ai eu tout expliqué, elle est convenue que c'étoit bien différent; elle exige seulement que je lui fasse voir toutes mes lettres et toutes celles du chevalier Danceny, afin d'être sûre que je ne dirai que ce qu'il faudra; ainsi, à présent me voilà tranquille. Mon dieu, que je l'aime, madame de Merteuil! elle est si bonne! et c'est une

femme bien respectable. Ainsi il n'y a rien à dire.

Comme je m'en vais écrire à M. Danceny, et comme il va être content! il le sera encore plus qu'il ne croit : car jusqu'ici je ne lui parlois que de mon amitié, et lui vouloit toujours que je dise mon amour. Je crois que c'étoit bien la même chose ; mais enfin je n'osois pas, et il tenoit à cela. Je l'ai dit à Madame de Merteuil ; elle m'a dit que j'avois eu raison, et qu'il ne falloit convenir d'avoir de l'amour, que quand on ne pouvoit plus s'en empêcher : or je suis bien sûre que je ne pourrai pas m'en empêcher plus long-temps ; après tout, c'est la même chose, et cela lui plaira davantage.

Madame de Merteuil m'a dit aussi qu'elle me prêteroit des livres qui parloient de tout cela, et qui m'apprendroient bien à me conduire, et aussi à mieux écrire que je ne fais : car, vois-tu, elle me dit tous mes défauts, ce qui est une preuve qu'elle m'aime bien ; elle

m'a recommandé seulement de ne rien dire à maman de ces livres-là, parce que ça auroit l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, et ça pourroit la fâcher. Oh ! je ne lui en dirai rien.

C'est pourtant bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'est presque pas parente, prenne plus de soin de moi que ma mère ! c'est bien heureux pour moi de l'avoir connue !

Elle a demandé aussi à maman de me mener après-demain à l'opéra, dans sa loge ; elle m'a dit que nous y serions toutes seules, et nous causerons tout le temps, sans craindre qu'on nous entende : j'aime bien mieux cela que l'opéra. Nous causerons aussi de mon mariage : car elle m'a dit que c'étoit bien vrai que j'allois me marier ; mais nous n'avons pas pu en dire davantage. Par exemple, n'est-ce pas encore bien étonnant que maman ne m'en dise rien du tout ?

Adieu, ma Sophie, je m'en vas

écrire au chevalier Danceny. Oh ! je suis bien contente.

De . . . ce 24 août 17**.

LETTRE XXX.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

Enfin, Monsieur, je consens à vous écrire, à vous assurer de mon amitié, de mon *amour*, puisque, sans cela, vous seriez malheureux. Vous dites que je n'ai pas bon cœur; je vous assure bien que vous vous trompez, et j'espère qu'à présent vous n'en doutez plus. Si vous avez eu du chagrin de ce que je ne vous écrivois pas, croyez-vous que ça ne me faisoit pas de la peine aussi ? Mais c'est que, pour toute chose au monde, je ne voudrois pas faire quelque chose qui fût mal; et même je ne serois sûrement pas convenue de mon amour, si j'avois pu m'en empêcher :

mais votre tristesse me faisoit trop de peine. J'espère qu'à présent vous n'en aurez plus, et que nous allons être bien heureux.

Je compte avoir le plaisir de vous voir ce soir, et que vous viendrez de bonne heure ; ce ne sera jamais aussi-tôt que je le desire. Maman soupe chez elle, et je crois qu'elle vous proposera d'y rester : j'espère que vous ne serez pas engagé comme avant-hier. C'étoit donc bien agréable, le souper où vous alliez ? car vous y avez été de bien bonne heure. Mais enfin ne parlons pas de ça : à présent que vous savez que je vous aime, j'espère que vous resterez avec moi le plus que vous pourrez ; car je ne suis contente que lorsque je suis avec vous, et je voudrois bien que vous fussiez tout de même.

Je suis bien fâchée que vous êtes encore triste à présent, mais ce n'est pas ma faute. Je demanderai à jouer de la harpe aussi-tôt que vous serez arrivé, afin que vous ayez ma lettre

tout de suite. Je ne peux mieux faire.

Adieu, Monsieur. Je vous aime bien de tout mon cœur : plus je vous le dis, plus je suis contente ; j'espère que vous le serez aussi.

De . . . ce 24 août 17**.

LETTRE XXXI.

Le chevalier D'ANCENY à CÉCILE VOLANGES.

OUI, sans doute, nous serons heureux. Mon bonheur est bien sûr, puisque je suis aimé de vous ; le vôtre ne finira jamais, s'il doit durer autant que l'amour que vous m'avez inspiré. Quoi ! vous m'aimez, vous ne craignez plus de m'assurer de votre *amour ! Plus vous me le dites, et plus vous êtes contente !* Après avoir lu ce charmant *je vous aime*, écrit de votre main, j'ai entendu votre belle bouche m'en répéter l'aveu. J'ai vu se fixer sur moi ces yeux char-

mans, qu'embellissoit encore l'expression de la tendresse. J'ai reçu vos sermens de vivre toujours pour moi. Ah! recevez le mien de consacrer ma vie entière à votre bonheur; recevez-le, et soyez sûre que je ne le trahirai pas.

Quelle heureuse journée nous avons passée hier! Ah! pourquoi madame de Merteuil n'a-t-elle pas tous les jours des secrets à dire à votre maman? pourquoi faut-il que l'idée de la contrainte qui nous attend, vienne se mêler au souvenir délicieux qui m'occupe? pourquoi ne puis-je sans cesse tenir cette jolie main qui m'a écrit *je vous aime!* la couvrir de baisers, et me venger ainsi du refus que vous m'avez fait d'une faveur plus grande!

Dites-moi, ma Cécile, quand votre maman a été rentrée; quand nous avons été forcés, par sa présence, de n'avoir plus l'un pour l'autre que des regards indifférens; quand vous ne pouviez plus me consoler par l'assurance de votre amour, du refus que vous faisiez de

m'en donner des preuves, n'avez-vous donc senti aucun regret ? ne vous êtes-vous pas dit : Un baiser l'eût rendu plus heureux, et c'est moi qui lui ai ravi ce bonheur ! Promettez-moi, mon aimable amie, qu'à la première occasion vous serez moins sévère. A l'aide de cette promesse, je trouverai du courage pour supporter les contrariétés que les circonstances nous préparent ; et les privations cruelles seront au moins adoucies, par la certitude que vous en partagez le regret.

Adieu, ma charmante Cécile : voici l'heure où je dois me rendre chez vous. Il me seroit impossible de vous quitter, si ce n'étoit pour aller vous revoir. Adieu, vous que j'aime tant ! vous que j'aimerai toujours davantage !

De . . . ce 25 août 17**.

LETTRE XXXII.

Madame DE VOLANGES *à la présidente* DE TOURVEL.

Vous voulez donc, Madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, et que j'aurois autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j'apprendrois une faute. L'humanité n'est parfaite dans aucun genre, pas plus dans le mal que dans le bien. Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses foiblesses. Cette vérité me paroît d'autant plus nécessaire à croire, que c'est d'elle que dérive la nécessité de l'indulgence pour les méchans comme pour les bons; et qu'elle préserve ceux-ci de l'orgueil, et sauve les autres du découragement. Vous trouverez sans doute que je pratique bien mal dans ce

moment, cette indulgence que je prêche; mais je ne vois plus en elle qu'une foiblesse dangereuse, quand elle nous mène à traiter de même le vicieux et l'homme de bien.

Je ne me permettrai point de scruter les motifs de l'action de M. de Valmont; je veux croire qu'ils sont louables comme elle : mais en a-t-il moins passé sa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur et le scandale ? Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. Quand il ne seroit, comme vous le dites, qu'un exemple du danger des liaisons, en seroit-il moins lui-même une liaison dangereuse ? Vous le supposez susceptible d'un retour heureux ? allons plus loin ; supposons ce miracle arrivé : ne resteroit-il pas contre lui l'opinion publique, et ne suffit-elle pas pour régler votre conduite ? Dieu seul peut absoudre au moment du repentir; il

il lit dans les cœurs : mais les hommes ne peuvent juger les pensées que par les actions ; et nul d'entre eux, après avoir perdu l'estime des autres, n'a droit de se plaindre de la méfiance nécessaire, qui rend cette perte si difficile à réparer. Songez, sur-tout, ma jeune amie, que quelquefois il suffit, pour perdre cette estime, d'avoir l'air d'y attacher trop peu de prix ; et ne taxez pas cette sévérité d'injustice : car, outre qu'on est fondé à croire qu'on ne renonce pas à ce bien précieux quand on a droit d'y prétendre, celui-là est en effet plus près de mal faire, qui n'est plus contenu par ce frein puissant. Tel seroit cependant l'aspect sous lequel vous montreroit une liaison intime avec M. de Valmont, quelqu'innocente qu'elle pût être.

Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois. Vous me citerez madame de Merteuil, à qui on a pardonné cette liaison ; vous me

demanderez pourquoi je le reçois chez moi ; vous me direz que loin d'être rejetté par les gens honnêtes, il est admis, recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Je peux, je crois, répondre à tout.

D'abord madame de Merteuil, en effet très-estimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en ses forces ; c'est un guide adroit qui se plaît à conduire un char entre les rochers et les précipices, et que le succès seul justifie : il est juste de la louer, il seroit imprudent de la suivre ; elle-même en convient et s'en accuse. A mesure qu'elle a vu davantage, ses principes sont devenus plus sévères ; et je ne crains pas de vous assurer qu'elle penseroit comme moi.

Quant à ce qui me regarde, je ne me justifierai pas plus que les autres. Sans doute je reçois M. de Valmont, et il est reçu par-tout ; c'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société. Vous savez, comme moi, qu'on passe sa vie à les

remarquer, à s'en plaindre et à s'y livrer. M. de Valmont, avec un beau nom, une grande fortune, beaucoup de qualités aimables, a reconnu de bonne heure que pour avoir l'empire dans la société, il suffisoit de manier, avec une égale adresse, la louange et le ridicule. Nul ne possède comme lui ce double talent: il séduit avec l'un, et se fait craindre avec l'autre. On ne l'estime pas, mais on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que de le combattre.

Mais ni madame de Merteuil elle-même, ni aucune autre femme, n'oseroit sans doute aller s'enfermer à la campagne, presqu'en tête-à-tête avec un tel homme. Il étoit réservé à la plus sage, à la plus modeste d'entre elles, de donner l'exemple de cette inconséquence; pardonnez-moi ce mot, il échappe à l'amitié. Ma belle amie, votre honnêteté même vous trahit, par la sécurité qu'elle vous inspire. Songez donc que vous au-

rez pour juges d'une part, des gens frivoles, qui ne croiront pas à une vertu dont ils ne trouvent pas le modèle chez eux; et de l'autre, des méchans qui feindront de n'y pas croire, pour vous punir de l'avoir eue. Considérez que vous faites, dans ce moment, ce que quelques hommes n'oseroient pas risquer. En effet, parmi les jeunes gens, dont M. de Valmont ne s'est que trop rendu l'oracle, je vois les plus sages craindre de paroître liés trop intimement avec lui; et vous, vous ne le craignez pas? Ah! revenez, revenez, je vous en conjure... Si mes raisons ne suffisent pas pour vous persuader, cédez à mon amitié; c'est elle qui me fait renouveller mes instances, c'est à elle à les justifier. Vous la trouverez sévère, et je desire qu'elle soit inutile; mais j'aime mieux que vous ayez à vous plaindre de sa sollicitude que de sa négligence.

De... ce 24 août 17**.

LETTRE XXXIII.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

Dès que vous craignez de réussir, mon cher vicomte, dès que votre projet est de fournir des armes contre vous, et que vous desirez moins de vaincre que de combattre, je n'ai plus rien à dire. Votre conduite est un chef-d'œuvre de prudence. Elle en seroit un de sottise dans la supposition contraire; et pour vous parler vrai, je crains que vous ne vous fassiez illusion.

Ce que je vous reproche n'est pas de n'avoir point profité du moment. D'une part, je ne vois pas clairement qu'il fût venu: de l'autre, je sais assez, quoi qu'on en dise, qu'une occasion manquée se retrouve, tandis qu'on ne revient jamais d'une démarche précipitée.

Mais la véritable école est de vous être laissé aller à écrire. Je vous défie

à présent de prévoir où ceci peut vous mener. Par hasard, espérez-vous prouver à cette femme qu'elle doit se rendre ? Il me semble que ce ne peut être-là qu'une vérité de sentiment, et non de démonstration ; et que pour la faire recevoir, il s'agit d'attendrir et non de raisonner ; mais à quoi vous serviroit d'attendrir par lettres, puisque vous ne seriez pas-là pour en profiter ? Quand vos belles phrases produiroient l'ivresse de l'amour, vous flattez-vous qu'elle soit assez longue pour que la réflexion n'ait pas le temps d'en empêcher l'aveu? Songez donc à celui qu'il faut pour écrire une lettre, à celui qui se passe avant qu'on la remette ; et voyez si, sur-tout une femme à principes comme votre dévote, peut vouloir si longtemps ce qu'elle tâche de ne vouloir jamais. Cette marche peut réussir avec des enfans, qui, quand ils écrivent *je vous aime*, ne savent pas qu'ils disent *je me rends*. Mais la vertu raisonneuse de madame de Tourvel me paroît fort

bien connoître la valeur des termes. Aussi, malgré l'avantage que vous aviez pris sur elle dans votre conversation, elle vous bat dans sa lettre. Et puis, savez-vous ce qui arrive? par cela seul qu'on dispute, on ne veut pas céder. A force de chercher de bonnes raisons, on en trouve; on les dit; et après on y tient, non pas tant parce qu'elles sont bonnes que pour ne pas se démentir.

De plus, une remarque que je m'étonne que vous n'ayiez pas faite, c'est qu'il n'y a rien de si difficile en amour, que d'écrire ce qu'on ne sent pas. Je dis écrire d'une façon vraisemblable: ce n'est pas qu'on ne se serve des mêmes mots; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, et cela suffit. Relisez votre lettre: il y règne un ordre qui vous décèle à chaque phrase. Je veux croire que votre présidente est assez peu formée pour ne s'en pas appercevoir: mais qu'importe? l'effet n'en est pas moins manqué. C'est

le défaut des romans ; l'auteur se bat les flancs pour s'échauffer, et le lecteur reste froid. *Héloïse* est le seul qu'on en puisse excepter ; et malgré le talent de l'auteur, cette observation m'a toujours fait croire que le fonds en étoit vrai. Il n'en est pas de même en parlant. L'habitude de travailler son organe, y donne de la sensibilité ; la facilité des larmes y ajoute encore : l'expression du desir se confond dans les yeux avec celle de la tendresse ; enfin le discours moins suivi amène plus aisément cet air de trouble et de désordre, qui est la véritable éloquence de l'amour ; et sur-tout la présence de l'objet aimé empêche la réflexion et nous fait desirer d'être vaincues.

Croyez-moi, vicomte : on vous demande de ne plus écrire ; profitez-en pour réparer votre faute, et attendez l'occasion de parler. Savez-vous que cette femme a plus de force que je ne croyois ? sa défense est bonne ; et sans la longueur de sa lettre, et le prétexte

qu'elle vous donne pour rentrer en matière dans sa phrase de reconnoissance, elle ne se seroit pas du tout trahie.

Ce qui me paroît encore devoir vous rassurer sur le succès, c'est qu'elle use trop de force à la fois ; je prévois qu'elle les épuisera pour la défense du mot, et qu'il ne lui en restera plus pour celle de la chose.

Je vous renvoie vos deux lettres, et si vous êtes prudent, ce seront les dernières jusqu'après l'heureux moment. S'il étoit moins tard, je vous parlerois de la petite Volanges, qui avance assez vîte, et dont je suis fort contente. Je crois que j'aurai fini avant vous, et vous devez en être bien heureux. Adieu pour aujourd'hui.

De... ce 24 août 17**.

LETTRE XXXIV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Vous parlez à merveille, ma belle amie : mais pourquoi vous tant fatiguer à prouver ce que personne n'ignore ? Pour aller vîte en amour, il vaut mieux parler qu'écrire ; voilà, je crois, toute votre lettre Eh mais ! ce sont les plus simples élémens de l'art de séduire. Je remarquerai seulement que vous ne faites qu'une exception à ce principe, et qu'il y en a deux. Aux enfans qui suivent cette marche par timidité et se livrent par ignorance, il faut joindre les femmes beaux-esprits qui s'y laissent engager par amour-propre, et que la vanité conduit dans le piége. Par exemple, je suis bien sûr que la comtesse de B... qui répondit sans difficulté à ma première lettre, n'avoit pas alors plus d'amour pour moi que moi pour elle,

et qu'elle ne vit que l'occasion de traiter un sujet qui devoit lui faire honneur.

Quoi qu'il en soit, un avocat vous diroit que le principe ne s'applique pas à la question. En effet, vous supposez que j'ai le choix entre écrire et parler, ce qui n'est pas. Depuis l'affaire du 29, mon inhumaine, qui se tient sur la défensive, a mis à éviter les rencontres, une adresse qui a déconcerté la mienne. C'est au point que si cela continue, elle me forcera à m'occuper sérieusement des moyens de reprendre cet avantage; car assurément je ne veux être vaincu par elle en aucun genre. Mes lettres même sont le sujet d'une petite guerre : non contente de n'y pas répondre, elle refuse de les recevoir. Il faut pour chacune une ruse nouvelle et qui ne réussit pas toujours.

Vous vous rappellez par quel moyen simple j'avois remis la première; la seconde n'offrit pas plus de difficulté. Elle m'avoit demandé de lui rendre sa let-

tre : je lui donnai la mienne en place, sans qu'elle eût le moindre soupçon. Mais soit dépit d'avoir été attrapée, soit caprice, ou enfin soit vertu, car elle me forcera d'y croire, elle refusa obstinément la troisième. J'espère pourtant que l'embarras où a pensé la mettre la suite de ce refus, la corrigera pour l'avenir.

Je ne fus pas très-étonné qu'elle ne voulût pas recevoir cette lettre, que je lui offrois tout simplement; c'eût été déjà accorder quelque chose, et je m'attends à une plus longue défense. Après cette tentative, qui n'étoit qu'un essai fait en passant, je mis une enveloppe à ma lettre; et prenant le moment de la toilette, où madame de Rosemonde et la femme-de-chambre étoient présentes, je la lui envoyai par mon chasseur, avec ordre de lui dire que c'étoit le papier qu'elle m'avoit démandé. J'avois bien deviné qu'elle craindroit l'explication scandaleuse que nécessiteroit un refus : en effet, elle prit la lettre;

et

et mon ambassadeur, qui avoit ordre d'observer sa figure, et qui ne voit pas mal, n'apperçut qu'une légère rougeur et plus d'embarras que de colère.

Je me félicitois donc, bien sûr, ou qu'elle garderoit cette lettre, ou que si elle vouloit me la rendre, il faudroit qu'elle se trouvât seule avec moi; ce qui me donneroit une occasion de lui parler. Environ une heure après, un de ses gens entre dans ma chambre, et me remet, de la part de sa maîtresse, un paquet d'une autre forme que le mien, et sur l'enveloppe duquel je reconnois l'écriture tant desirée. J'ouvre avec précipitation... C'étoit ma lettre elle-même, non décachetée et pliée seulement en deux. Je soupçonne que la crainte que je ne fusse moins scrupuleux qu'elle sur le scandale, lui a fait employer cette ruse diabolique.

Vous me connoissez; je n'ai pas besoin de vous peindre ma fureur. Il fallut pourtant reprendre son sang-froid,

et chercher de nouveaux moyens. Voici le seul que je trouvai.

On va d'ici, tous les matins, chercher les lettres à la poste, qui est à environ trois quarts de lieue: on se sert pour cet objet d'une boîte couverte à-peu-près comme un tronc, dont le maître de la poste a une clef et madame de Rosemonde l'autre. Chacun y met ses lettres dans la journée, quand bon lui semble: on les porte le soir à la poste, et le matin on va chercher celles qui sont arrivées. Tous les gens étrangers ou autres, font ce service également. Ce n'étoit pas le tour de mon domestique; mais il se chargea d'y aller, sous le prétexte qu'il avoit affaire de ce côté.

Cependant j'écrivis ma lettre. Je déguisai mon écriture pour l'adsesse, et je contrefis assez bien, sur l'enveloppe, le timbre de *Dijon*. Je choisis cette ville, parce que je trouvai plus gai, puisque je demandois les mêmes droits que le mari, d'écrire aussi du même

lieu, et aussi parce qne ma belle avoit parlé toute la journée du desir qu'elle avoit de recevoir des lettres de Dijon. Il me parut juste de lui procurer ce plaisir.

Ces précautions une fois prises, il étoit facile de faire joindre cette lettre aux autres. Je gagnois encore à cet expédient, d'être témoin de la réception: car l'usage est ici de se rassembler pour déjeûner, et d'attendre l'arrivée des lettres avant de se séparer. Enfin elles arrivèrent.

Madame de Rosemonde ouvrit la boîte. « De Dijon », dit-elle, en donnant la lettre à madame de Tourvel. « Ce n'est pas l'écriture de mon mari », reprit celle-ci d'une voix inquiète, en rompant le cachet avec vivacité: le premier coup-d'œil l'instruisit; et il se fit une telle révolution sur sa figure, que madame de Rosemonde s'en apperçut, et lui dit: « Qu'avez-vous » ? Je m'approchai aussi, en disant: « Cette lettre est donc bien terrible » ? La timide dé-

vote n'osoit lever les yeux, ne disoit mot; et, pour sauver son embarras, feignoit de parcourir l'épître, qu'elle n'étoit guère en état de lire. Je jouissois de son trouble; et n'étant pas fâché de la pousser un peu : « Votre air » plus tranquille, ajoutai-je, fait espé- » rer que cette lettre vous a causé plus » d'étonnement que de douleur ». La colère alors l'inspira mieux que n'eût pu faire la prudence. « Elle contient, » répondit-elle, des choses qui m'of- » fensent, et que je suis étonnée qu'on » ait osé m'écrire. Et qui donc » ? interrompit madame de Rosemonde. « Elle n'est pas signée », répondit la belle courroucée : « mais la lettre et » son auteur m'inspirent un égal mé- » pris. On m'obligeroit de ne m'en plus » parler ». En disant ces mots, elle déchira l'audacieuse missive, en mit les morceaux dans sa poche, se leva, et sortit.

Malgré cette colère, elle n'en a pas moins eu ma lettre; et je m'en remets

bien à sa curiosité, du soin de l'avoir lue en entier.

Le détail de la journée me meneroit trop loin. Je joints à ce récit le brouillon de mes deux lettres ; vous serez aussi instruite que moi. Si vous voulez être au courant de cette correspondance, il faut vous accoutumer à déchiffrer mes minutes : car pour rien au monde, je ne dévorerois l'ennui de les recopier. Adieu, ma belle amie.

De.... ce 25 août 17**.

LETTRE XXXV.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

Il faut vous obéir, Madame ; il faut vous prouver qu'au milieu des torts que vous vous plaisez à me croire, il me reste au moins assez de délicatesse pour ne pas me permettre un reproche, et assez de courage pour m'imposer les

plus douloureux sacrifices. Vous m'ordonnez le silence et l'oubli ! eh bien ! je forcerai mon amour à se taire ; et j'oublierai, s'il est possible, la façon cruelle dont vous l'avez accueilli. Sans doute le desir de vous plaire n'en donnoit pas le droit ; et j'avoue encore que le besoin que j'avois de votre indulgence, n'étoit pas un titre pour l'obtenir : mais vous regardez mon amour comme un outrage ; vous oubliez que si ce pouvoit être un tort, vous en seriez à-la-fois, et la cause et l'excuse. Vous oubliez aussi, qu'accoutumé à vous ouvrir mon ame, lors même que cette confiance pouvoit me nuire, il ne m'étoit plus possible de vous cacher les sentimens dont je suis pénétré ; et ce qui fut l'ouvrage de ma bonne-foi, vous le regardez comme le fruit de l'audace. Pour prix de l'amour le plus tendre, le plus respectueux, le plus vrai, vous me rejettez loin de vous. Vous me parlez enfin de votre haine.... Quel autre ne se plaindroit pas d'être

traité ainsi ? Moi seul, je me soumets ; je souffre tout et ne murmure point ; vous frappez, et j'adore. L'inconcevable empire que vous avez sur moi, vous rend maîtresse absolue de mes sentimens ; et si mon amour seul vous résiste, si vous ne pouvez le détruire, c'est qu'il est votre ouvrage et non pas le mien.

Je ne demande point un retour dont jamais je ne me suis flatté. Je n'attends pas même cette pitié, que l'intérêt que vous m'aviez témoigné quelquefois pouvoit me faire espérer. Mais je crois, je l'avoue, pouvoir réclamer votre justice.

Vous m'apprenez, Madame, qu'on a cherché à me nuire dans votre esprit. Si vous eussiez cru les conseils de vos amis, vous ne m'eussiez pas même laissé approcher de vous : ce sont vos termes. Quels sont donc ces amis officieux ? Sans doute ces gens si sévères, et d'une vertu si rigide, consentent à être nommés ; sans doute ils ne vou-

droient pas se couvrir d'une obscurité qui les confondroit avec de vils calomniateurs ; et je n'ignorerai ni leur nom, ni leurs reproches. Songez, Madame, que j'ai le droit de savoir l'un et l'autre, puisque vous me jugez d'après eux. On ne condamne point un coupable sans lui dire son crime, sans lui nommer ses accusateurs. Je ne demande point d'autre grace, et je m'engage d'avance à me justifier, à les forcer de se dédire.

Si j'ai trop méprisé, peut-être, les vaines clameurs d'un public dont je fais peu de cas, il n'en est pas ainsi de votre estime ; et quand je consacre ma vie à la mériter, je ne me la laisserai pas ravir impunément. Elle me devient d'autant plus précieuse, que je lui devrai sans doute cette demande que vous craignez de me faire, et qui me donneroit, dites-vous *des droits à votre reconnoissance*. Ah! loin d'en exiger, je croirai vous en devoir, si vous me procurez l'occasion de vous être agréable;

Commencez donc à me rendre plus de justice, en ne me laissant plus ignorer ce que vous desirez de moi. Si je pouvois le deviner, je vous éviterois la peine de le dire. Au plaisir de vous voir, ajoutez le bonheur de vous servir, et je me louerai de votre indulgence. Qui peut donc vous arrêter? ce n'est pas, je l'espère, la crainte d'un refus : je sens que je ne pourrois vous la pardonner. Ce n'en est pas un que de ne pas vous rendre votre lettre. Je desire plus que vous, qu'elle ne me soit plus nécessaire : mais accoutumé à vous croire une ame si douce, ce n'est que dans cette lettre que je puis vous trouver telle que vous voulez paroître. Quand je forme le vœu de vous rendre sensible, j'y vois que plutôt que d'y consentir, vous fuiriez à cent lieues de moi; quand tout en vous augmente et justifie mon amour, c'est encore elle qui me répète que mon amour vous outrage; et lorsqu'en vous voyant, cet amour me semble le bien suprême,

j'ai besoin de vous lire, pour sentir que ce n'est qu'un affreux tourment. Vous concevez à présent que mon plus grand bonheur seroit de pouvoir vous rendre cette lettre fatale: me la demander encore, seroit m'autoriser à ne plus croire ce qu'elle contient; vous ne doutez pas, j'espère, de mon empressement à vous la remettre.

De.... ce 21 août 17**.

LETTRE XXXVI.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

(Timbrée de Dijon.)

VOTRE sévérité augmente chaque jour, Madame, et, si je l'ose dire, vous semblez craindre moins d'être injuste que d'être indulgente. Après m'avoir condamné sans m'entendre, vous avez dû sentir en effet, qu'il vous seroit

plus facile de ne pas lire mes raisons que d'y répondre. Vous refusez mes lettres avec obstination ; vous me les renvoyez avec mépris. Vous me forcez enfin de recourir à la ruse, dans le moment même où mon unique but est de vous convaincre de ma bonne-foi. La nécessité où vous m'avez mis de me défendre, suffira sans doute pour en excuser les moyens. Convaincu d'ailleurs par la sincérité de mes sentimens, que pour les justifier à vos yeux il me suffit de vous les faire bien connoître, j'ai cru pouvoir me permettre ce léger détour. J'ose croire aussi que vous me le pardonnerez, et que vous serez peu surprise que l'amour soit plus ingénieux à se produire, que l'indifférence à l'écarter.

Permettez donc, Madame, que mon cœur se dévoile entièrement à vous. Il vous appartient, il est juste que vous le connoissiez.

J'étois bien éloigné, en arrivant chez madame de Rosemonde, de prévoir le

sort qui m'y attendoit. J'ignorois que vous y fussiez ; et j'ajouterai, avec la sincérité qui me caractérise, que quand je l'aurois su, ma sécurité n'en eût point été troublée : non que je ne rendisse à votre beauté la justice qu'on ne peut lui refuser ; mais accoutumé à n'éprouver que des desirs, à ne me livrer qu'à ceux que l'espoir encourageoit, je ne connoissois pas les tourmens de l'amour.

Vous fûtes témoin des instances que me fit madame de Rosemonde pour m'arrêter quelque temps. J'avois déjà passé une journée avec vous : cependant je ne me rendis, ou au moins je ne crus me rendre qu'au plaisir, si naturel et si légitime, de témoigner des égards à une parente respectable. Le genre de vie qu'on menoit ici, différoit beaucoup sans doute de celui auquel j'étois accoutumé; il ne m'en coûta rien de m'y conformer ; et, sans chercher à pénétrer la cause du changement qui s'opéroit en moi, je l'attribuois uni-

quement encore à cette facilité de caractère, dont je crois vous avoir déjà parlé.

Malheureusement (et pourquoi faut-il que ce soit un malheur!), en vous connoissant mieux, je reconnus bientôt que cette figure enchanteresse, qui seule m'avoit frappé, étoit le moindre de vos avantages; votre ame céleste étonna, séduisit la mienne. J'admirois la beauté, j'adorai la vertu. Sans prétendre à vous obtenir, je m'occupai de vous mériter. En réclamant votre indulgence pour le passé, j'ambitionnai votre suffrage pour l'avenir. Je le cherchois dans vos discours, je l'épiois dans vos regards; dans ces regards d'où partoit un poison d'autant plus dangereux, qu'il étoit répandu sans dessein, et reçu sans méfiance.

Alors je connus l'amour. Mais que j'étois loin de m'en plaindre! résolu de l'ensevelir dans un éternel silence, je me livrois sans crainte comme sans réserve, à ce sentiment délicieux. Cha-

que jour augmentoit son empire. Bientôt le plaisir de vous voir se changea en besoin. Vous absentiez-vous un moment? mon cœur se serroit de tristesse; au bruit qui m'annonçoit votre retour, il palpitoit de joie. Je n'existois plus que par vous, et pour vous. Cependant, c'est vous-même que j'adjure, jamais dans la gaieté des folâtres jeux, ou dans l'intérêt d'une conversation sérieuse, m'échappa-t-il un mot qui pût trahir le secret de mon cœur?

Enfin un jour arriva où devoit commencer mon infortune; et par une inconcevable fatalité, une action honnête en devint le signal. Oui, Madame, c'est au milieu des malheureux que j'avois secourus, que, vous livrant à cette sensibilité précieuse qui embellit la beauté même et ajoute du prix à la vertu, vous achevâtes d'égarer un cœur que déjà trop d'amour enivroit. Vous vous rappellez peut-être quelle préoccupation s'empara de moi au retour! Hélas! je cherchois à combattre un pen-

chant que je sentois devenir plus fort que moi.

C'est après avoir épuisé mes forces dans ce combat inégal, qu'un hasard, que je n'avois pu prévoir, me fit trouver seul avec vous. Là, je succombai, je l'avoue. Mon cœur trop plein ne put retenir ses discours ni ses larmes. Mais est-ce donc un crime? et si c'en est un, n'est-il pas assez puni par les tourmens affreux auxquels je suis livré?

Dévoré par un amour sans espoir, j'implore votre pitié et ne trouve que votre haine : sans autre bonheur que celui de vous voir, mes yeux vous cherchent malgré moi, et je tremble de rencontrer vos regards. Dans l'état cruel où vous m'avez réduit, je passe les jours à déguiser mes peines, et les nuits à m'y livrer; tandis que vous, tranquille et paisible, vous ne connoissez ces tourmens que pour les causer et vous en applaudir. Cependant, c'est

vous qui vous plaignez, et c'est moi qui m'excuse.

Voilà pourtant, Madame, voilà le récit fidèle de ce que vous nommez mes torts, et que peut-être il seroit plus juste d'appeller mes malheurs. Un amour pur et sincère, un respect qui ne s'est jamais démenti, une soumission parfaite ; tels sont les sentimens que vous m'avez inspirés. Je n'eusse pas craint d'en présenter l'hommage à la Divinité même. O vous, qui êtes son plus bel ouvrage, imitez-la dans son indulgence! songez à mes peines cruelles ; songez sur-tout que, placé par vous entre le désespoir et la félicité suprême, le premier mot que vous prononcerez décidera pour jamais de mon sort.

De... ce 23 août 17**.

LETTRE XXXVII.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE VOLANGES.

Je me soumets, Madame, aux conseils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le suis à croire qu'ils sont toujours fondés en raison. J'avouerai même que M. de Valmont doit être en effet infiniment dangereux, s'il peut à-la-fois feindre d'être ce qu'il paroît ici, et rester tel que vous le dépeignez. Quoi qu'il en soit, puisque vous l'exigez, je l'éloignerai de moi; au moins j'y ferai mon possible: car souvent les choses qui dans le fond devroient être les plus simples, deviennent embarrassantes par la forme.

Il me paroît toujours impraticable de faire cette demande à sa tante; elle deviendroit également désobligeante, et pour elle et pour lui. Je ne prendrois

pas non plus, sans quelque répugnance, le parti de m'éloigner moi-même : car outre les raisons que je vous ai déjà mandées relatives à M. de Tourvel, si mon départ contrarioit M. de Valmont, comme il est possible, n'auroit-il pas la facilité de me suivre à Paris ? et son retour, dont je serois, dont au moins je paroîtrois être l'objet, ne sembleroit-il pas plus étrange qu'une rencontre à la campagne, chez une personne qu'on sait être sa parente et mon amie ?

Il ne me reste donc d'autre ressource que d'obtenir de lui-même qu'il veuille bien s'éloigner. Je sens que cette proposition est difficile à faire ; cependant, comme il me paroît avoir à cœur de me prouver qu'il a en effet plus d'honnêteté qu'on ne lui en suppose, je ne désespère pas de réussir. Je ne serai pas même fâchée de le tenter, et d'avoir une occasion de juger si, comme il le dit souvent, les femmes vraiment honnêtes n'ont jamais eu, n'auront ja-

mais à se plaindre de ses procédés. S'il part, comme je le desire, ce sera en effet par égard pour moi; car je ne peux pas douter qu'il n'ait le projet de passer ici une grande partie de l'automne. S'il refuse ma demande et s'obstine à rester, je serai toujours à temps de partir moi-même, et je vous le promets.

Voilà, je crois, Madame, tout ce que votre amitié exigeoit de moi : je m'empresse d'y satisfaire, et de vous prouver que malgré *la chaleur* que j'ai pu mettre à défendre M. de Valmont, je n'en suis pas moins disposée, non-seulement à écouter, mais même à suivre les conseils de mes amis.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De, . . . ce 25 août 17**.

LETTRE XXXVIII.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

VOTRE énorme paquet m'arrive à l'instant, mon cher vicomte. Si la date en est exacte, j'aurois dû le recevoir vingt-quatre heures plutôt ; quoi qu'il en soit, si je prenois le temps de le lire, je n'aurois plus celui d'y répondre. Je préfère donc de vous en accuser seulement la réception, et nous causerons d'autre chose. Ce n'est pas que j'aie rien à vous dire pour mon compte ; l'automne ne laisse à Paris presque point d'hommes qui aient figure humaine : aussi je suis, depuis un mois, d'une sagesse à périr ; et tout autre que mon chevalier seroit fatigué des preuves de ma constance. Ne pouvant m'occuper, je me distrais avec la petite Volanges ; et c'est d'elle que je veux vous parler.

Savez - vous que vous avez perdu

plus que vous ne croyez, à ne pas vous charger de cet enfant? elle est vraiment délicieuse! cela n'a ni caractère ni principes; jugez combien sa société sera douce et facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. Elle est naturellement très-caressante, et je m'en amuse quelquefois; sa petite tête se monte avec une facilité incroyable; et elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle desire tant de savoir. Il lui en prend des impatiences tout-à-fait drôles; elle rit, elle se dépite, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne-foi réellement séduisante. En vérité, je suis

presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé.

Je ne sais si je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être sa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la sévère: mais aussitôt que je me suis apperçue qu'elle croyoit m'avoir convaincue par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes; et elle est intimement persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence: il falloit cette précaution pour ne me pas compromettre. Je lui ai permis d'écrire et de dire *j'aime*; et le même jour, sans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête, avec son Danceny. Mais figurez-vous qu'il est si sot encore, qu'il n'en a seulement pas obtenu un baiser. Ce garçon-là fait pourtant de fort jolis vers! Mon dieu! que ces gens d'esprit sont bêtes! celui-ci l'est au point qu'il m'en embarrasse; car enfin pour lui, je ne peux pas le conduire.

C'est à présent que vous me seriez bien utile. Vous êtes assez lié avec Danceny pour avoir sa confidence, et s'il vous la donnoit une fois, nous irions grand train. Dépêchez donc votre Présidente ; car enfin, je ne veux pas que Gercourt s'en sauve : au reste, j'ai parlé de lui hier à la petite personne, et le lui ai si bien peint, que quand elle seroit sa femme depuis dix ans, elle ne le haïroit pas davantage. Je l'ai pourtant beaucoup prêchée sur la fidélité conjugale ; rien n'égale ma sévérité sur ce point. Par-là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condescendance pourroit détruire ; de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier son mari. Et enfin, j'espère qu'en lui faisant accroire qu'il ne lui est pas permis de se livrer à l'amour que pendant le peu de temps qu'elle a à rester fille, elle se décidera plus vîte à n'en rien perdre.

Adieu, Vicomte ; je vais me met-

tre à ma toilette, où je lirai votre volume.

De . . . ce 27 août 17**.

LETTRE XXXIX.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je suis triste et inquiète, ma chère Sophie. J'ai pleuré presque toute la nuit. Ce n'est pas que pour le moment je ne sois bien heureuse, mais je prévois que cela ne durera pas.

J'ai été hier à l'opéra avec madame de Merteuil; nous y avons beaucoup parlé de mon mariage, et je n'en ai rien appris de bon. C'est M. le comte de Gercourt que je dois épouser, et ce doit être au mois d'octobre. Il est riche, il est homme de qualité; il est colonnel du régiment de... Jusques-là tout va fort bien. Mais d'abord il est vieux : figure-toi qu'il a au moins trente-six ans! et puis, madame de Merteuil

Merteuil dit qu'il est triste et sévère, et qu'elle craint que je ne sois pas heureuse avec lui. J'ai même bien vu qu'elle en étoit sûre, et qu'elle ne vouloit pas me le dire, pour ne pas m'affliger. Elle ne m'a presque entretenue toute la soirée que des devoirs des femmes envers leurs maris : elle convient que M. de Gercourt n'est pas aimable du tout, et elle dit pourtant qu'il faudra que je l'aime. Ne m'a-t-elle pas dit aussi qu'une fois mariée, je ne devois plus aimer le chevalier Danceny? comme si c'étoit possible! Oh! je t'assure bien que je l'aimerai toujours. Vois-tu, j'aimerois mieux plutôt ne pas me marier. Que ce M. de Gercourt s'arrange, je ne l'ai pas été chercher. Il est en Corse à présent, bien loin d'ici; je voudrois qu'il y restât dix ans. Si je n'avois pas peur de rentrer au couvent, je dirois bien à maman que je ne veux pas de ce mari là; mais ce seroit encore pis. Je suis bien embarrassée. Je sens que je n'ai jamais tant aimé

M. Danceny qu'à présent; et quand je songe qu'il ne me reste plus qu'un mois à être comme je suis, les larmes me viennent aux yeux tout de suite; je n'ai de consolation que dans l'amitié de madame de Merteuil; elle a si bon cœur! elle partage tous mes chagrins comme moi-même; et puis elle est si aimable, que quand je suis avec elle, je n'y songe presque plus. D'ailleurs elle m'est bien utile, car le peu que je sais, c'est elle qui me l'a appris, et elle est si bonne, que je lui dis tout ce que je pense, sans être honteuse du tout. Quand elle trouve que ce n'est pas bien, elle me gronde quelquefois; mais c'est tout doucement, et puis je l'embrasse de tout mon cœur, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus fâchée. Au moins celle-là, je peux bien l'aimer tant que je voudrai, sans qu'il y ait du mal, et ça me fait bien du plaisir. Nous sommes pourtant convenues que je n'aurois pas l'air de l'aimer tant devant le monde, et sur-tout devant maman; afin qu'elle ne se méfie

de rien au sujet du chevalier Danceny. Je t'assure que si je pouvois toujours vivre comme je fais à présent, je crois que je serois bien heureuse. Il n'y a que ce vilain M. de Gercourt...... Mais je ne veux pas t'en parler davantage : car je reviendrois triste. Au lieu de cela, je vais écrire au chevalier Danceny ; je ne lui parlerai que de mon amour et non de mes chagrins, car je ne veux pas l'affliger.

Adieu, ma bonne amie. Tu vois bien que tu aurois tort de te plaindre, et que j'ai beau être *occupée*, comme tu dis, qu'il ne m'en reste pas moins le temps de t'aimer et de t'écrire (1).

---

(1) On continue de supprimer les lettres de Cécile Volanges et du chevalier Danceny, qui sont peu intéressantes et n'annoncent aucun événement.

LETTRE XL.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

C'EST peu pour mon inhumaine de ne pas répondre à mes lettres, de refuser de les recevoir ; elle veut me priver de sa vue, elle exige que je m'éloigne. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que je me soumette à tant de rigueur. Vous allez me blâmer. Cependant je n'ai pas cru devoir perdre l'occasion de me laisser donner un ordre : persuadé d'une part, que qui commande s'engage ; et de l'autre, que l'autorité illusoire que nous avons l'air de laisser prendre aux femmes, est un des pièges qu'elles évitent le plus difficilement. De plus, l'adresse que celle-ci a su mettre à éviter de se trouver seule avec moi, me plaçoit dans une situation dangereuse, dont j'ai cru devoir sortir à quelque prix

que ce fût : car étant sans cesse avec elle, sans pouvoir l'occuper de mon amour, il y avoit lieu de craindre qu'elle ne s'accoutumât enfin à me voir sans trouble : disposition dont vous savez assez combien il est difficile de revenir.

Au reste, vous devinez que je ne me suis pas soumis sans condition. J'ai même eu le soin d'en mettre une impossible à accorder; tant pour rester toujours maître de tenir ma parole, ou d'y manquer, que pour engager une discussion, soit de bouche ou par écrit, dans un moment où ma belle est plus contente de moi, où elle a besoin que je le sois d'elle : sans compter que je serois bien mal-adroit, si je ne trouvois moyen d'obtenir quelque dédommagement de mon désistement à cette prétention, toute insoutenable qu'elle est.

Après vous avoir exposé mes raisons dans ce long préambule, je commence l'historique de ces deux derniers jours. J'y joindrai comme pièces justificati-

ves, la lettre de ma belle et ma réponse. Vous conviendrez qu'il y a peu d'historien aussi exacts que moi.

Vous vous rappellez l'effet que fit avant-hier matin ma lettre de Dijon; le reste de la journée fut très-orageux. La jolie prude arriva seulement au moment du dîner, et annonça une forte migraine : prétexte dont elle voulut couvrir un des violens accès d'humeur que femme puisse avoir. Sa figure en étoit vraiment altérée; l'expression de douceur que vous lui connoissez, s'étoit changée en un air mutin qui en faisoit une beauté nouvelle. Je me promets bien de faire usage de cette découverte par la suite, et de remplacer quelquefois la maîtresse tendre par la maîtresse mutine.

Je prévis que l'après-dînée seroit triste; et pour m'en sauver l'ennui, je prétextai des lettres à écrire, et me retirai chez moi. Je revins au salon sur les six heures; madame de Rosemonde proposa la promenade, qui fut accep-

tée. Mais au moment de monter en voiture, la prétendue malade, par une malice infernale, prétexta à son tour, et peut-être pour se venger de mon absence, un redoublement de douleurs, et me fit subir sans pitié le tête-à-tête de ma vieille tante. Je ne sais si les imprécations que je fis contre ce démon femelle furent exaucées; mais nous la trouvâmes couchée au retour.

Le lendemain au déjeûner, ce n'étoit plus la même femme. La douceur naturelle étoit revenue, et j'eus lieu de me croire pardonné. Le déjeûner étoit à peine fini, que la douce personne se leva d'un air indolent, et entra dans le parc; je la suivis, comme vous pouvez croire. « D'où peut naître ce desir de » promenade », lui dis-je en l'abordant? «J'ai beaucoup écrit ce matin», » me répondit-elle, » et ma tête est un » peu fatiguée». — «Je ne suis pas as- » sez heureux, repris-je, pour avoir à » me reprocher cette fatigue-là». — « Je vous ai bien écrit », répondit-elle

» encore, mais j'hésite à vous donner
» ma lettre. Elle contient une deman-
» de, et vous ne m'avez pas accoutu-
» mée à en espérer le succès. — Ah!
» je jure que s'il m'est possible.—Rien
» n'est plus facile », interrompit-elle;
» et quoique vous dussiez peut-être
» l'accorder comme justice, je consens
» à l'obtenir comme grace ». En disant
ces mots, elle me présenta sa lettre; en
la prenant, je pris aussi sa main, qu'elle
retira, mais sans colère et avec plus
d'embarras que de vivacité. « La cha-
» leur est plus vive que je ne croyois »,
dit-elle; « il faut rentrer ». Et elle re-
prit la route du château. Je fis de vains
efforts pour lui persuader de continuer
sa promenade, et j'eus besoin de me
rappeller que nous pouvions être vus,
pour n'y employer que de l'éloquence.
Elle rentra sans proférer une parole,
et je vis clairement que cette feinte
promenade n'avoit eu d'autre but que
de me remettre sa lettre. Elle monta
chez elle en rentrant, et je me retirai

chez moi pour lire l'épître, que vous ferez bien de lire aussi, ainsi que ma réponse, avant d'aller plus loin....

LETTRE XLI.

La présidente DE TOURVEL au vicomte DE VALMONT.

Il semble, Monsieur, par votre conduite avec moi, que vous ne cherchiez qu'à augmenter chaque jour les sujets de plainte que j'avois contre vous. Votre obstination à vouloir m'entretenir sans cesse, d'un sentiment que je ne veux ni ne dois écouter; l'abus que vous n'avez pas craint de faire de ma bonne foi ou de ma timidité, pour me remettre vos lettres; le moyen surtout, j'ose dire peu délicat, dont vous vous êtes servi pour me faire parvenir la dernière, sans craindre au moins l'effet d'une surprise qui pouvoit me compromettre; tout devroit donner lieu de ma part à des reproches aussi

vifs que justement mérités. Cependant, au lieu de revenir sur ces griefs, je m'en tiens à vous faire une demande aussi simple que juste; et si je l'obtiens de vous, je consens que tout soit oublié.

Vous-même m'avez dit, Monsieur, que je ne devois pas craindre un refus; et quoique, par une inconséquence qui vous est particulière, cette phrase même soit suivie du seul refus que vous pouviez me faire (1), je veux croire que vous n'en tiendrez pas moins aujourd'hui cette parole formellement donnée il y a si peu de jours.

Je desire donc que vous ayiez la complaisance de vous éloigner de moi; de quitter ce château, où un plus long séjour de votre part ne pourroit que m'exposer davantage au jugement d'un public toujours prompt à mal penser d'autrui, et que vous n'avez que trop

---

(1) Voyez lettre XXXV.

accoutumé à fixer les yeux sur les femmes qui vous admettent dans leur société.

Avertie déjà, depuis long-temps, de ce danger par mes amies, j'ai négligé, j'ai même combattu leur avis tant que votre conduite à mon égard avoit pu me faire croire que vous aviez bien voulu ne pas me confondre avec cette foule de femmes qui toutes ont eu à se plaindre de vous. Aujourd'hui que vous me traitez comme elles, que je ne peux plus l'ignorer, je dois au public, à mes amis, à moi-même, de suivre ce parti nécessaire. Je pourrois ajouter ici que vous ne gagneriez rien à refuser ma demande, décidée que je suis à partir moi-même, si vous vous obstiniez à rester : mais je ne cherche point à diminuer l'obligation que je vous aurai de cette complaisance, et je veux bien que vous sachiez qu'en nécessitant mon départ d'ici, vous contrarieriez mes arrangemens. Prouvez-moi donc, Monsieur, que, comme vous me l'avez dit

tant de fois, les femmes honnêtes n'auront jamais à se plaindre de vous; prouvez-moi au moins, que quand vous avez des torts avec elles, vous savez les réparer.

Si je croyois avoir besoin de justifier ma demande vis-à-vis de vous, il me suffiroit de vous dire que vous avez passé votre vie à la rendre nécessaire, et que pourtant il n'a pas tenu à moi de ne la jamais former. Mais ne rappellons pas des événemens que je veux oublier, et qui m'obligeroient à vous juger avec rigueur, dans un moment où je vous offre l'occasion de mériter toute ma reconnoissance. Adieu, Monsieur; votre conduite va m'apprendre avec quels sentimens je dois être, pour la vie, votre très-humble, etc.

De.... ce 25 août 17**.

LETTRE

LETTRE XLII.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

QUELQUES dures que soient, Madame, les conditions que vous m'imposez, je ne refuse pas de les remplir. Je sens qu'il me seroit impossible de contrarier aucun de vos desirs. Une fois d'accord sur ce point, j'ose me flatter qu'à mon tour, vous me permettrez de vous faire quelques demandes, bien plus faciles à accorder que les vôtres, et que pourtant je ne veux obtenir que de ma soumission parfaite à votre volonté.

L'une, que j'espère qui sera sollicitée par votre justice, est de vouloir bien me nommer mes accusateurs auprès de vous; ils me font, ce me semble, assez de mal pour que j'aie le droit de les connoître; l'autre, que j'attends de votre indulgence, est de vouloir bien me permettre de vous renouveller

quelquefois l'hommage d'un amour qui va plus que jamais mériter votre pitié.

Songez, Madame, que je m'empresse de vous obéir, lors même que je ne peux le faire qu'aux dépens de mon bonheur; je dirai plus, malgré la persuasion où je suis, que vous ne desirez mon départ, que pour vous sauver le spectacle, toujours pénible, de l'objet de votre injustice.

Convenez-en, Madame, vous craignez moins un public trop accoutumé à vous respecter pour oser porter de vous un jugement désavantageux, que vous n'êtes gênée par la présence d'un homme qu'il vous est plus facile de punir que de blâmer. Vous m'éloignez de vous comme on détourne ses regards d'un malheureux qu'on ne veut pas secourir.

Mais tandis que l'absence va redoubler mes tourmens, à quelle autre qu'à vous puis-je adresser mes plaintes? de quel autre puis-je attendre des con-

solations qui vont me devenir si nécessaires? Me les refuserez-vous, quand vous seule causez mes peines?

Sans doute vous ne serez pas étonnée non plus, qu'avant de partir j'aie à cœur de justifier auprès de vous, les sentimens que vous m'avez inspirés; comme aussi que je ne trouve le courage de m'éloigner qu'en en recevant l'ordre de votre bouche.

Cette double raison me fait vous demander un moment d'entretien. Inutilement voudrions-nous y suppléer par lettres : on écrit des volumes, et l'on explique mal ce qu'un quart-d'heure de conversation suffit pour faire bien entendre. Vous trouverez facilement le temps de me l'accorder; car quelqu'empressé que je sois de vous obéir, vous savez que madame de Rosemonde est instruite de mon projet, de passer chez elle une partie de l'automne, et il faudra au moins que j'attende une lettre pour pouvoir prétexter une affaire qui me force à partir.

Adieu, Madame; jamais ce mot ne m'a tant coûté à écrire que dans ce moment où il me ramène à l'idée de notre séparation. Si vous pouviez imaginer ce qu'elle me fait souffrir, j'ose croire que vous me sauriez quelque gré de ma docilité. Recevez au moins, avec plus d'indulgence, l'assurance et l'hommage de l'amour le plus tendre et le plus respectueux.

De.... ce 26 août 17**

SUITE DE LA LETTRE XL,

Du vicomte DE VALMONT à la marquise DE MERTEUIL.

A présent, raisonnons, ma belle amie. Vous sentez comme moi que la scrupuleuse, l'honnête madame de Tourvel, ne peut pas m'accorder la première de mes demandes, et trahir la confiance de ses amies, en me nommant mes accusateurs; ainsi en promet-

tant tout à cette condition, je ne m'engage à rien. Mais vous sentez aussi que ce refus qu'elle me fera, deviendra un titre pour obtenir tout le reste ; et qu'alors je gagne, en m'éloignant, d'entrer avec elle, et de son aveu, en correspondance réglée : car je compte pour peu le rendez-vous que je lui demande, et qui n'a presque d'autre objet que de l'accoutumer d'avance à n'en pas refuser d'autres quand ils me seront vraiment nécessaires.

La seule chose qui me reste à faire avant mon départ, est de savoir quels sont les gens qui s'occupent à me nuire auprès d'elle. Je présume que c'est son pédant de mari ; je le voudrois : outre qu'une défense conjugale est un aiguillon au desir, je serois sûr que du moment que ma belle aura consenti à m'écrire, je n'aurois plus rien à craindre de son mari, puisqu'elle se trouveroit déjà dans la nécessité de le tromper.

Mais si elle a une amie assez intime pour avoir sa confidence, et que cette

amie-là soit contre moi, il me paroît nécessaire de les brouiller, et je compte y réussir : mais avant tout il faut être instruit.

J'ai bien cru que j'allois l'être hier : mais cette femme ne fait rien comme une autre. Nous étions chez elle, au moment où l'on vint avertir que le dîner étoit servi. Sa toilette se finissoit seulement, et tout en se pressant, et en faisant des excuses, je m'apperçus qu'elle laissoit la clef à son secrétaire ; et je connois son usage de ne pas ôter celle de son appartement. J'y rêvois pendant le dîner, lorsque j'entendis descendre sa femme-de-chambre : je pris mon parti aussi-tôt ; je feignis un saignement de nez, et sortis. Je volai au secrétaire ; mais je trouvai tous les tiroirs ouverts, et pas un papier écrit. Cependant on n'a pas d'occasion de les brûler dans cette saison. Que fait-elle des lettres qu'elles reçoit ? et elle en reçoit souvent. Je n'ai rien négligé ; tout étoit ouvert, et j'ai cherché par-tout ;

mais je n'y ai rien gagné, que de me convaincre que ce dépôt précieux reste dans ses poches.

Comment l'en tirer? depuis hier je m'occupe inutilement d'en trouver les moyens: cependant je ne peux en vaincre le desir. Je regrette de n'avoir pas le talent des filous. Ne devroit-il pas, en effet, entrer dans l'éducation d'un homme qui se mêle d'intrigues? ne seroit-il pas plaisant de dérober la lettre ou le portrait d'un rival, ou de tirer des poches d'une prude de quoi la démasquer? Mais nos parens ne songent à rien; et moi j'ai beau songer à tout, je ne fais que m'appercevoir que je suis gauche, sans pouvoir y remédier.

Quoi qu'il en soit, je revins me mettre à table, fort mécontent. Ma belle calma pourtant un peu mon humeur, par l'air d'intérêt que lui donna ma feinte indisposition; et je ne manquai pas de l'assurer que j'avois, depuis quelque temps, de violentes agitations qui altéroient ma santé. Persuadée

comme elle est, que c'est elle qui les cause, ne devoit-elle pas en conscience travailler à les calmer ? Mais, quoique dévote, elle est peu charitable ; elle refuse toute aumône amoureuse, et ce refus suffit bien, ce me semble, pour en autoriser le vol. Mais adieu ; car tout en causant avec vous, je ne songe qu'à ces maudites lettres.

De . . . ce 27 août 17**.

LETTRE XLIII.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

Pourquoi chercher, Monsieur, à diminuer ma reconnoissance ? pourquoi ne vouloir m'obéir qu'à demi, et marchander en quelque sorte un procédé honnête ? Il ne vous suffit donc pas que j'en sente le prix ? Non-seulement vous demandez beaucoup ; mais vous demandez des choses impossibles.

Si en effet mes amis m'ont parlé de vous, ils ne l'ont pu faire que par intérêt pour moi : quand même ils se seroient trompés, leur intention n'en étoit pas moins bonne ; et vous me proposez de reconnoître cette marque d'attachement de leur part, en vous livrant leur secret ! J'ai déjà eu tort de vous en parler, et vous me le faites assez sentir en ce moment. Ce qui n'eût été que de la candeur avec tout autre, devient une étourderie avec vous, et me meneroit à une noirceur, si je cédois à votre demande. J'en appelle à vous-même, à votre honnêteté ; m'avez-vous cru capable de ce procédé ? avez-vous dû me le proposer ? non sans doute ; et je suis sûre qu'en y réfléchissant mieux, vous ne reviendrez plus sur cette demande.

Celle que vous me faites de m'écrire n'est guère plus facile à accorder ; et si vous voulez être juste, ce n'est pas à moi que vous vous en prendrez. Je

ne veux point vous offenser; mais avec la réputation que vous vous êtes acquise, et que, de votre aveu même, vous méritez du moins en partie, quelle femme pourroit avouer être en correspondance avec vous ? et quelle femme honnête peut se déterminer à faire ce qu'elle sent qu'elle seroit obligée de cacher ?

Encore, si j'étois assurée que vos lettres fussent telles que je n'eusse jamais à m'en plaindre, que je pusse toujours me justifier à mes yeux de les avoir reçues; peut-être alors le desir de vous prouver que c'est la raison et non la haine qui me guide, me feroit passer par-dessus ces considérations puissantes, et faire beaucoup plus que je ne devrois, en vous permettant de m'écrire quelquefois, Si en effet vous le desirez autant que vous me le dites, vous vous soumettrez volontiers à la seule condition qui puisse m'y faire consentir; et si vous avez quelque re-

connoissance de ce que je fais pour vous en ce moment, vous ne différerez plus de partir.

Permettez-moi de vous observer à ce sujet, que vous avez reçu une lettre ce matin, et que vous n'en avez pas profité pour annoncer votre départ à madame de Rosemonde, comme vous me l'aviez promis. J'espère qu'à présent rien ne pourra vous empêcher de tenir votre parole. Je compte sur-tout que vous n'attendrez pas, pour cela, l'entretien que vous me demandez, auquel je ne veux absolument pas me prêter; et qu'au lieu de l'ordre que vous prétendez vous être nécessaire, vous vous contenterez de la prière que je vous renouvelle. Adieu, Monsieur.

De . . . ce 27 août 17**.

LETTRE XLIV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

PARTAGEZ ma joie, ma belle amie; je suis aimé; j'ai triomphé de ce cœur rebelle. C'est en vain qu'il dissimule encore; mon heureuse adresse a surpris son secret. Grace à mes soins actifs, je sais tout ce qui m'intéresse: depuis la nuit, l'heureuse nuit d'hier, je me retrouve dans mon élément; j'ai repris toute mon existence; j'ai dévoilé un double mystère d'amour et d'iniquité: je jouirai de l'un, je me vengerai de l'autre; je volerai de plaisirs en plaisirs. La seule idée que je m'en fais, me transporte au point que j'ai quelque peine à rappeller ma prudence; que j'en aurai peut-être à mettre de l'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Essayons cependant.

Hier même, après vous avoir écrit

ma lettre, j'en reçus une de la céleste dévote. Je vous l'envoie ; vous y verrez qu'elle me donne, le moins maladroitement qu'elle peut, la permission de lui écrire : mais elle y presse mon départ, et je sentois bien que je ne pouvois le différer trop long-temps sans me nuire.

Tourmenté cependant du desir de savoir qui pouvoit avoir écrit contre moi, j'étois encore incertain du parti que je prendrois. Je tentai de gagner la femme-de-chambre, et je voulus obtenir d'elle de me livrer les poches de sa maîtresse, dont elle pouvoit s'emparer aisément le soir, et qu'il lui étoit facile de replacer le matin, sans donner le moindre soupçon. J'offris dix louis pour ce léger service ; mais je ne trouvai qu'une bégueule, scrupuleuse ou timide, que mon éloquence ni mon argent ne purent vaincre. Je la prêchois encore, quand le souper sonna. Il fallut la laisser ; trop heureux qu'elle voulut bien me promettre le secret, sur

lequel même vous jugez que je ne comptois guère.

Jamais je n'eus plus d'humeur. Je me sentois compromis; et je me reprochois, toute la soirée, ma démarche imprudente.

Retiré chez moi, non sans inquiétude, je parlai à mon chasseur, qui, en sa qualité d'amant heureux, devoit avoir quelque crédit. Je voulois, ou qu'il obtînt de cette fille de faire ce que je lui avois demandé, ou au moins qu'il s'assurât de sa discrétion: mais lui, qui d'ordinaire ne doute de rien, parut douter du succès de cette négociation, et me fit à ce sujet une réflexion qui m'étonna par sa profondeur.

« Monsieur sait sûrement mieux que » moi, me dit-il, que coucher avec » une fille, ce n'est que lui faire faire » ce qu'il lui plaît: de-là à lui faire » faire ce que nous voulons, il y a sou- » vent bien loin ».

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

PIRON, *Métromanie.*

« Je réponds d'autant moins de celle-
» ci, ajouta-t-il, que j'ai lieu de croire
» qu'elle a un amant, et que je ne la dois
» qu'au désœuvrement de la campagne.
» Aussi, sans mon zèle pour le service
» de Monsieur, je n'aurois eu cela
» qu'une fois ». (C'est un vrai trésor
que ce garçon). « Quant au secret »,
ajouta-t-il encore, « à quoi servira-t-il
» de le lui faire promettre, puisqu'elle
» ne risquera rien à nous tromper ?
» lui en reparler, ne feroit que lui
» mieux apprendre qu'il est important,
» et par-là lui donner plus d'envie
» d'en faire sa cour à sa maîtresse ».

Plus ces réflexions étoient justes, plus mon embarras augmentoit. Heureusement le drôle étoit en train de jaser ; et comme j'avois besoin de lui, je le laissois faire. Tout en me racontant son histoire avec cette fille, il m'apprit que comme la chambre qu'elle occupe n'est séparée de celle de sa maîtresse que par une simple cloison, qui pouvoit laisser entendre un bruit suspect, c'étoit

dans la sienne qu'ils se rassembloient chaque nuit. Aussi-tôt je formai mon plan, je le lui communiquai, et nous l'exécutâmes avec succès.

J'attendis deux heures du matin; et alors je me rendis comme nous en étions convenus, à la chambre du rendez-vous, portant de la lumière avec moi, et sous prétexte d'avoir sonné plusieurs fois inutilement. Mon confident, qui joue ses rôles à merveille, donna une petite scène de surprise, de désespoir et d'excuse, que je terminai en l'envoyant me faire chauffer de l'eau, dont je feignis avoir besoin; tandis que la scrupuleuse chambrière étoit d'autant plus honteuse, que le drôle qui avoit voulu renchérir sur mes projets, l'avoit déterminée à une toilette que la saison comportoit, mais qu'elle n'excusoit pas.

Comme je sentois que plus cette fille seroit humiliée, plus j'en disposerois facilement, je ne lui permis de changer ni de situation ni de parure; et après

avoir ordonné à mon valet de m'attendre chez moi, je m'assis à côté d'elle sur le lit qui étoit fort en désordre, et je commençai ma conversation. J'avois besoin de garder l'empire que la circonstance me donnoit sur elle : aussi conservai-je un sang-froid qui eût fait honneur à la continence de Scipion ; et sans prendre la plus petite liberté avec elle, ce que pourtant sa fraîcheur et l'occasion sembloient lui donner le droit d'espérer, je lui parlai d'affaires aussi tranquillement que j'aurois pu faire avec un procureur.

Mes conditions furent que je garderois fidellement le secret, pourvu que le lendemain à pareille heure à-peu-près, elle me livrât les poches de sa maîtresse. « Au reste, ajoutai-je, je » vous avois offert dix louis hier ; je » vous les promets encore aujourd'hui. » Je ne veux pas abuser de votre si» tuation ». Tout fut accordé, comme vous pouvez croire ; alors je me reti-

rai et permis à l'heureux couple de réparer le temps perdu.

J'employai le mien à dormir ; et à mon réveil, voulant avoir un prétexte pour ne pas répondre à la lettre de ma belle avant d'avoir visité ses papiers, ce que je ne pouvois faire que la nuit suivante ; je me décidai à aller à la chasse, où je restai presque tout le jour.

A mon retour, je fus reçu assez froidement. J'ai lieu de croire qu'on fut un peu piqué du peu d'empressement que je mettois à profiter du temps qui me restoit, sur-tout après la lettre plus douce que l'on m'avoit écrite. J'en juge ainsi, sur ce que madame de Rosemonde m'ayant fait quelques reproches sur cette longue absence, ma belle reprit avec un peu d'aigreur: « Ah ! ne reprochons pas à M. de Val-» mont de se livrer au seul plaisir qu'il » peut trouver ici ». Je me plaignis de cette injustice, et j'en profitai pour assurer que je me plaisois tant avec ces

dames, que j'y sacrifiois une lettre très-intéressante que j'avois à écrire. J'ajoutai que, ne pouvant trouver le sommeil depuis plusieurs nuits, j'avois voulu essayer si la fatigue me le rendroit ; et mes regards expliquoient assez et le sujet de ma lettre, et la cause de mon insomnie. J'eus soin d'avoir toute la soirée une douceur mélancolique, qui me parut réussir assez bien, et sous laquelle je masquai l'impatience où j'étois de voir arriver l'heure qui devoit me livrer le secret qu'on s'obstinoit à me cacher. Enfin nous nous séparâmes, et quelque temps après, la fidelle femme-de-chambre vint m'apporter le prix convenu de ma discrétion.

Une fois maître de ce trésor, je procédai à l'inventaire avec la prudence que vous me connoissez : car il étoit important de remettre tout en place. Je tombai d'abord sur deux lettres du mari, mélange indigeste de détails de procès et de tirades d'amour

conjugal, que j'eus la patience de lire en entier, et où je ne trouvai pas un mot qui eût rapport à moi. Je les replaçai avec humeur: mais elle s'adoucit, en trouvant sous ma main les morceaux de ma fameuse lettre de Dijon, soigneusement rassemblés. Heureusement il me prit fantaisie de la parcourir. Jugez de ma joie, en y appercevant les traces, bien distinctes, des larmes de mon adorable dévote. Je l'avoue, je cédai à un mouvement de jeune homme, et baisai cette lettre avec un transport dont je ne me croyois plus susceptible. Je continuai l'heureux examen; je retrouvai toutes mes lettres de suite, et par ordre de dates; et ce qui me surprit plus agréablement encore, fut de retrouver la première de toutes, celle que je croyois m'avoir été rendue par une ingrate, fidellement copiée de sa main, et d'une écriture altérée et tremblante, qui témoignoit assez la douce agitation de son cœur pendant cette occupation.

Jusques-là j'étois tout entier à l'amour; bientôt il fit place à la fureur. Qui croyez-vous qui veuille me perdre auprès de cette femme que j'adore? quelle furie supposez-vous assez méchante, pour tramer une pareille noirceur? Vous la connoissez: c'est votre amie, votre parente; c'est madame de Volanges. Vous n'imaginez pas quel tissu d'horreurs l'infernale Mégere lui a écrit sur mon compte. C'est elle, elle seule, qui a troublé la sécurité de cette femme angélique; c'est par ses conseils, par ses avis pernicieux, que je me vois forcé de m'éloigner; c'est à elle enfin que l'on me sacrifie. Ah! sans doute il faut séduire sa fille: mais ce n'est pas assez, il faut la perdre; et puisque l'âge de cette maudite femme la met à l'abri de mes coups, il faut la frapper dans l'objet de ses affections.

Elle veut donc que je revienne à Paris! elle m'y force! soit, j'y retournerai, mais elle gémira de mon retour. Je suis fâché que Danceny soit le héros

de cette aventure, il a un fonds d'honneur qui nous gênera : cependant il est amoureux, et je le vois souvent ; on pourra peut-être en tirer parti. Je m'oublie dans ma colère, et je ne songe pas que je vous dois le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui. Revenons.

Ce matin j'ai revu ma sensible prude. Jamais je ne l'avois trouvée si belle. Cela devoit être ainsi : le plus beau moment d'une femme, le seul où elle puisse produire cette ivresse de l'ame, dont on parle toujours, et qu'on éprouve si rarement, est celui où, assurés de son amour, nous ne le sommes pas de ses faveurs ; et c'est précisément le cas où je me trouvois. Peut-être aussi l'idée que j'allois être privé du plaisir de la voir, servoit-il à l'embellir. Enfin, à l'arrivée du courier, on m'a remis votre lettre du 27 ; et pendant que je la lisois, j'hésitois encore pour savoir si je tiendrois ma parole : mais j'ai rencontré les yeux de ma belle,

et il m'auroït été impossible de lui rien refuser.

J'ai donc annoncé mon départ. Un moment après, madame de Rosemonde nous a laissés seuls : mais j'étois encore à quatre pas de la farouche personne, que se levant avec l'air de l'effroi : « Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur, » m'a-t-elle dit, au nom de Dieu, » laissez-moi ». Cette prière fervente, qui déceloit son émotion, ne pouvoit que m'animer davantage. Déjà j'étois auprès d'elle, et je tenois ses mains qu'elle avoit jointes avec une expression tout-à-fait touchante ; là je commençois de tendres plaintes, quand un démon ennemi ramena madame de Rosemonde. La timide dévote, qui a en effet quelques raisons de craindre, en a profité pour se retirer.

Je lui ai pourtant offert la main qu'elle a acceptée ; et augurant bien de cette douceur, qu'elle n'avoit pas eue depuis long-temps, tout en recommençant mes plaintes, j'ai essayé de serrer

la sienne. Elle a d'abord voulu la retirer ; mais sur une instance plus vive, elle s'est livrée d'assez bonne grace, quoique sans répondre ni à ce geste, ni à mes discours. Arrivée à la porte de son appartement, j'ai voulu baiser cette main, avant de la quitter. La défense a commencé par être franche : mais un *songez donc que je pars*, prononcé bien tendrement, l'a rendue gauche et insuffisante. A peine le baiser a-t-il été donné, que la main a retrouvé sa force pour échapper, et que la belle est entrée dans son appartement où étoit sa femme-de-chambre. Ici finit mon histoire.

Comme je présume que vous serez demain chez la maréchale de.... où sûrement je n'irai pas vous trouver ; comme je me doute bien aussi qu'à notre première entrevue nous aurons plus d'une affaire à traiter, et notamment celle de la petite Volanges, que je ne perds pas de vue, j'ai pris le parti de me faire précéder par cette lettre,

et toute longue qu'elle est, je ne la fermerai qu'au moment de l'envoyer à la poste ; car au terme où j'en suis, tout peut dépendre d'une occasion, et je vous quitte pour aller l'épier.

P. S. à huit heures du soir.

Rien de nouveau ; pas le plus petit moment de liberté: du soin même pour l'éviter. Cependant, autant de tristesse que la décence en permettoit, pour le moins. Un autre événement qui peut ne pas être indifférent, c'est que je suis chargé d'une invitation de madame de Rosemonde à madame de Volanges, pour venir passer quelque temps chez elle à sa campagne.

Adieu, ma belle amie ; à demain ou après-demain au plus tard.

De... ce 28 août 17**.

LETTRE XLV.

La présidente de TOURVEL *à madame de* VOLANGES.

M. de Valmont est parti ce matin, Madame : vous m'avez paru tant desirer ce départ, que j'ai cru devoir vous en instruire. Madame de Rosemonde regrette beaucoup son neveu, dont il faut convenir qu'en effet la société est agréable : elle a passé toute la matinée à m'en parler avec la sensibilité que vous lui connoissez; elle ne tarissoit pas sur son éloge. J'ai cru lui devoir la complaisance de l'écouter sans la contredire, d'autant qu'il faut avouer qu'elle avoit raison sur beaucoup de points. Je sentois de plus que j'avois à me reprocher d'être la cause de cette séparation, et je n'espère pas pouvoir la dédommager du plaisir dont je l'ai privée. Vous savez que j'ai naturellement peu de gaieté, et le genre de vie

que nous allons mener ici n'est pas fait pour l'augmenter.

Si je ne m'étois pas conduite d'après vos avis, je craindrois d'avoir agi un peu légèrement : car j'ai été vraiment peinée de la douleur de ma respectable amie ; elle m'a touchée au point que j'aurois volontiers mêlé mes larmes aux siennes.

Nous vivons à présent dans l'espoir que vous accepterez l'invitation que monsieur de Valmont doit vous faire, de la part de madame de Rosemonde, de venir passer quelque temps chez elle. J'espère que vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous y voir ; et en vérité vous nous devez ce dédommagement. Je serai fort aise de trouver cette occasion de faire une connoissance plus prompte avec mademoiselle de Volanges, et d'être à portée de vous convaincre de plus en plus des sentimens respectueux, etc.

De . . , ce 29 août 17**.

gards, n'auroit point contrarié le hasard heureux qui me plaçoit auprès d'elle; ou si quelque raison qué je ne peux concevoir, l'avoit forcée à me traiter avec tant de rigueur, elle n'eût pas au moins dédaigné de m'en instruire.

Ah! vous ne savez pas, vous ne saurez jamais, ma Cécile, ce que vous m'avez fait souffrir aujourd'hui, ce que je souffre encore en ce moment. Croyez-vous donc que je puisse vivre et ne plus être aimé de vous? cependant, quand je vous ai demandé un mot, un seul mot, pour dissiper mes craintes, au lieu de me répondre, vous avez feint de craindre d'être entendue; et cet obstacle qui n'existoit pas alors, vous l'avez fait naître aussi-tôt, par la place que vous avez choisie dans le cercle. Quand, forcé de vous quitter, je vous ai demandé l'heure à laquelle je pourrois vous revoir demain, vous avez feint de l'ignorer, et il a fallu que ce fût madame de Volanges qui m'en instruisît. Ainsi ce moment toujours

si desiré qui doit me rapprocher de vous demain, ne fera naître en moi que de l'inquiétude ; et le plaisir de vous voir, jusqu'alors si cher à mon cœur, sera remplacé par la crainte de vous être importun.

Déjà, je le sens, cette crainte m'arrête, et je n'ose vous parler de mon amour. Ce *je vous aime*, que j'aimois tant à répéter quand je pouvois l'entendre à mon tour, ce mot si doux qui suffisoit à ma félicité, ne m'offre plus, si vous êtes changée, que l'image d'un désespoir éternel. Je ne puis croire pourtant que ce talisman de l'amour ait perdu toute sa puissance, et j'essaie de m'en servir encore (1). Oui, ma Cécile, *je vous aime*. Répétez donc avec moi cette expression de mon bonheur. Songez que vous m'avez accou-

(1) Ceux qui n'ont pas eu occasion de sentir quelquefois le prix d'un mot, d'une expression, consacrés par l'amour, ne trouveront aucun sens dans cette phrase.

tumé à l'entendre, et que m'en priver, c'est me condamner à un tourment qui, de même que mon amour, ne finira qu'avec ma vie.

De . . . ce 29 août 17**.

LETTRE XLVII.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Je ne vous verrai pas encore aujourd'hui, ma belle amie; et voici mes raisons, que je vous prie de recevoir avec indulgence.

Au lieu de revenir hier directement, je me suis arrêté chez la comtesse de***, dont le château se trouvoit presque sur ma route, et à qui j'ai demandé à dîner. Je ne suis arrivé à Paris que vers les sept heures, et je suis descendu à l'Opéra, où j'espérois que vous pouviez être.

L'Opéra fini, j'ai été revoir mes amies du foyer; j'y ai retrouvé mon

ancienne Emilie, entourrée d'une cour nombreuse, tant en femmes qu'en hommes, à qui elle donnoit le soir même à souper à P.... Je ne fut pas plutôt entré dans ce cercle, que je fus prié du souper, par acclamation. Je le fus aussi par une petite figure grosse et courte, qui me baragouina une invitation en françois de Hollande, et que je reconnu pour le véritable héros de la fête. J'acceptai.

J'appris, dans ma route, que la maison où nous allions étoit le prix convenu des bontés d'Emilie pour cette figure grotesque, et que ce souper étoit un véritable festin de noce. Le petit homme ne se possédoit pas de joie, dans l'attente du bonheur dont il alloit jouir; il m'en parut si satisfait, qu'il me donna envie de le troubler; ce que je fis en effet.

La seule difficulté que j'éprouvai fut de décider Emilie, que la richesse du bourguemestre rendoit un peu scrupuleuse. Elle se prêta pourtant, après

quelques façons, au projet que je donnai de remplir de vin ce petit tonneau à bière, et de le mettre ainsi hors de combat pour toute la nuit.

L'idée sublime que nous nous étions formée d'un buveur hollandois, nous fit employer tous les moyens connus. Nous réussîmes si bien, qu'au dessert il n'avoit déjà plus la force de tenir son verre : mais la secourable Emilie et moi l'entonnions à qui mieux mieux. Enfin, il tomba sous la table, dans une ivresse telle, qu'elle doit au moins durer huit jours. Nous nous décidâmes alors à le renvoyer à Paris ; et comme il n'avoit pas gardé sa voiture, je le fis charger dans la mienne, et je restai à sa place. Je reçus ensuite les complimens de l'assemblée, qui se retira bientôt après, et me laissa maître du champ de bataille. Cette gaieté, et peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Emilie si desirable, que je lui ai promis de rester avec elle jusqu'à la résurrection du Hollandois.

Cette complaisance de ma part est le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me servir de pupître pour écrire à ma belle dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre écrite du lit et presque d'entre les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complette, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite. Emilie qui a lu l'épître, en a ri comme une folle, et j'espère que vous en rirez aussi.

Comme il faut que ma lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, et la faire mettre à la poste. Sur-tout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblême amoureux, une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

P. S. Je rouvre ma lettre; j'ai décidé Emilie à aller aux Italiens.... Je profiterai de ce temps pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard; et, si cela vous convient, nous

irons ensemble sur les sept heures chez madame de Volanges. Il sera décent que je ne diffère pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de madame de Rosemonde ; de plus, je serai bien aise de voir la petite Volanges.

Adieu, la très-belle dame. Je veux avoir tant de plaisir à vous embrasser, que le chevalier puisse en être jaloux.

De P.... ce 30 août 17**.

LETTRE XLVIII.

Le vicomte DE VALMONT, à la présidente DE TOURVEL.

Timbrée de Paris.

C'EST après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon ame, que je viens chercher auprès de vous, madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pour-

tant je n'espère pas jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant, me fait connoître plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connoissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'ame, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourmens que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'a-

m'abandonner entièrement à l'amour, et d'oublier dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est plein de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrois peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, et sans

doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentimens ; si je cherche en vain les moyens de vous convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la confiance et la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, et je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant, jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévère ne devroit pas le craindre : mais je crains moi-même de vous entretenir plus long-temps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés ; et ce

seroit le faire que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne prends plus que celui de vous supplier de me répondre, et de ne jamais douter de la vérité de mes sentimens.

Ecrite de P.... datée de Paris, ce 30 août 17**.

LETTRE XLIX.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

SANS être ni légère ni trompeuse, il me suffit, Monsieur, d'être éclairée sur ma conduite, pour sentir la nécessité d'en changer; j'en ai promis le sacrifice à Dieu, jusqu'à ce que je puisse lui offrir aussi celui de mes sentimens pour vous, que l'état religieux dans lequel vous êtes, rend plus criminels encore. Je sens bien que cela me fera de la peine, et je ne vous cacherai même pas que depuis avant-hier j'ai

pleuré toutes les fois que j'ai songé à vous. Mais j'espère que Dieu me fera la grace de me donner la force nécessaire pour vous oublier, comme je la lui demande soir et matin. J'attends même de votre amitié, et de votre honnêteté, que vous ne chercherez pas à me troubler dans la bonne résolution qu'on m'a inspirée, et dans laquelle je tâche de me maintenir. En conséquence, je vous demande d'avoir la complaisance de ne plus m'écrire, d'autant que je vous préviens que je ne vous répondrois plus, et que vous me forceriez d'avertir maman de tout ce qui se passe : ce qui me priveroit tout-à-fait du plaisir de vous voir.

Je n'en conserverai pas moins pour vous, tout l'attachement qu'on puisse avoir, sans qu'il y ait du mal ; et c'est bien de toute mon ame que je vous souhaite toute sorte de bonheur. Je sens bien que vous allez ne plus m'aimer autant, et que peut-être vous en aimerez bientôt une autre mieux que

moi. Mais ce sera une pénitence de plus, de la faute que j'ai commise en vous donnant mon cœur, que je ne devois donner qu'à Dieu, et à mon mari quand j'en aurai un. J'espère que la miséricorde divine aura pitié de ma foiblesse, et qu'elle ne me donnera de peine que ce que j'en pourrai supporter.

Adieu, Monsieur; je peux bien vous assurer que s'il m'étoit permis d'aimer quelqu'un, ce ne seroit jamais que vous que j'aimerois. Mais voilà tout ce que je peux vous dire, et c'est peut-être même plus que je ne devrois.

De.... ce 31 août 17**.

LETTRE L.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

EST-CE donc ainsi, Monsieur, que vous remplissez les conditions auxquelles j'ai consenti à recevoir quel-

quelquefois de vos lettres ? Et puis-je *ne pas avoir à m'en plaindre*, quand vous ne m'y parlez que d'un sentiment auquel je craindrois encore de me livrer, quand même je le pourrois sans blesser tous mes devoirs ?

Au reste, si j'avois besoin de nouvelles raisons pour conserver cette crainte salutaire, il me semble que je pourrois les trouver dans votre dernière lettre. En effet, dans le moment même où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire, que m'en montrer les orages redoutables ? qui peut vouloir d'un bonheur acheté au prix de la raison, et dont les plaisirs peu durables sont au moins suivis des regrets, quand ils ne le sont pas des remords ?

Vous-même, chez qui l'habitude de ce délire dangereux doit en diminuer l'effet, n'êtes-vous pas cependant obligé de convenir qu'il devient souvent plus fort que vous, et n'êtes-vous pas le premier à vous plaindre du trouble

involontaire qu'il vous cause ? Quel ravage effrayant ne feroit-il donc pas sur un cœur neuf et sensible, qui ajouteroit encore à son empire par la grandeur des sacrifices qu'il seroit obligé de lui faire ?

Vous croyez, Monsieur, ou vous feignez de croire que l'amour mène au bonheur ; et moi, je suis si persuadée qu'il me rendroit malheureuse, que je voudrois n'entendre jamais prononcer son nom. Il me semble que d'en parler seulement, altère la tranquillité ; et c'est autant par goût que par devoir, que je vous prie de vouloir bien garder le silence sur ce point.

Après tout, cette demande doit vous être bien facile à m'accorder à présent. De retour à Paris, vous y trouverez assez d'occasions d'oublier un sentiment qui peut-être n'a dû sa naissance qu'à l'habitude où vous êtes de vous occuper de semblables objets, et sa force qu'au désœuvrement de la campagne. N'êtes-vous donc pas dans

ce même lieu, où vous m'aviez vue avec tant d'indifférence ? Y pouvez-vous faire un pas sans y rencontrer un exemple de votre facilité à changer ? et n'y êtes-vous pas entouré de femmes, qui, toutes plus aimables que moi, ont plus de droits à vos hommages ? Je n'ai pas la vanité qu'on reproche à mon sexe; j'ai encore moins cette fausse modestie qui n'est qu'un raffinement de l'orgueil ; et c'est de bien bonne foi que je vous dis ici, que je me connois bien peu de moyens de plaire : je les aurois tous, que je ne les croirois pas suffisans pour vous fixer. Vous demander de ne plus vous occuper de moi, ce n'est donc que vous prier de faire aujourd'hui ce que déjà vous aviez fait, et ce qu'à coup sûr vous feriez encore dans peu de temps, quand même je vous demanderois le contraire.

Cette vérité, que je ne perds pas de vue, seroit, à elle seule, une raison assez forte pour ne pas vouloir vous

entendre. J'en ai mille autres encore : mais sans entrer dans cette longue discussion, je m'en tiens à vous prier, comme je l'ai déjà fait, de ne plus m'entretenir d'un sentiment que je ne dois pas écouter, et auquel je dois encore moins répondre.

De... ce premier septembre 17**.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

